

DE L'OBJET:
THÉORIE PSYCHANALYTIQUE ET LE
VICE-CONSUL DE MARGUERITE DURAS

CENTRE FOR NEWFOUNDLAND STUDIES

**TOTAL OF 10 PAGES ONLY
MAY BE XEROXED**

(Without Author's Permission)

SUE CROCKER



**DE L'ABJECT: THÉORIE PSYCHANALYTIQUE ET
LE VICE-CONSUL DE MARGUERITE DURAS**

By

Sue Crocker

A thesis submitted to the
School of Graduate Studies
In partial fulfillment of the
Requirements for the degree of
Master of Arts

Department of French and Spanish
Memorial University of Newfoundland

September 1999

St. John's

Newfoundland

Remerciements

I am grateful to my supervisor, Tony Chadwick, for his support. His intellectual guidance and editorial advice were invaluable. Thanks to Shannon Mills, Stéphane Le Pendu, Lisa Moore, Steve Crocker and my extended family for their encouragement, patience and love.

Résumé

Ce mémoire est une exploration du fonctionnement de la signification et du rôle du symbolisme et de la corporalité dans ce fonctionnement. Cette exploration est poursuivie dans le cadre de la théorie psychanalytique du sujet et dans le but d'identifier un outil analytique convenant à l'objet littéraire.

Nous traçons le développement de la pensée psychanalytique en ce qui concerne la subjectivité et le fonctionnement de la signification en considérant les théories de Freud, de Lacan et de Kristeva. Chez Freud nous constatons la reconnaissance de l'importance de la corporalité ainsi que du fonctionnement de l'inconscient par rapport à la formation du moi. Chez Lacan le fonctionnement linguistique de l'inconscient est fortement souligné tandis que le rôle de la corporalité est largement ignoré. Chez Kristeva la théorie de l'abject rend compte de la dette corporelle du symbolisme et du sujet.

L'abject nous sert d'outil théorique vis-à-vis de l'analyse thématique et structurale du *Vice-Consul*. Cette analyse révèle que le roman, en tant que texte littéraire, cherche à étirer les limites de l'exprimable. La notion de la limite, telle qu'élaborée par le roman, évoque la possibilité du franchissement des limites du Symbolique, sans tomber dans le piège de l'incompréhensibilité.

Table des Matières

Remerciements.....	ii
Résumé.....	iii
Introduction.....	1
Chapitre 1 Freud et l'inconscient.....	7
1.1 Introduction.....	7
1.2 L'inconscient.....	8
1.3 Le refoulement.....	10
1.4 Le moi et le ça.....	13
1.5 Le surmoi.....	15
1.6 Les pulsions.....	16
Chapitre 2 Le retour à Freud de Lacan.....	24
2.1 Introduction.....	24
2.2 Le manque.....	26
2.3 Le stade du miroir chez Lacan.....	28
2.4 L'Identification imaginaire.....	30
2.5 L'agressivité.....	32
2.6 L'accès symbolique : Œdipe et l'acquisition du langage.....	33
2.7 La théorie linguistique chez Lacan.....	37
2.8 Le besoin, la demande et le désir.....	42
2.9 L'objet a	44
Chapitre 3 Kristeva et l'abject.....	50
3.1 Introduction.....	50
3.2 Le sémiotique.....	54
3.3 La chora.....	55
3.4 Le sémiotique et l'acquisition du langage.....	57
3.5 Le thétiq ue.....	58
3.6 La négativité.....	60
3.7 L'abject.....	63
Chapitre 4 <i>Le Vice-consul</i>	71
Le récit secondaire.....	75
Le récit principal.....	81
Les liens entre les deux récits.....	85
Conclusion.....	96
Bibliographie.....	100

INTRODUCTION

Lors de sa parution en 1966, *Le Vice-Consul* a suscité des critiques variées. Certains le caractérisent comme une série d'épisodes détachés et de scènes incomplètes et avouent que le roman les laisse perplexes, perturbés. Cette constatation est présentée dans le cadre du débat sur le statut de l'écriture durasienne et du défi qu'elle pose au classement de son œuvre.¹ D'autres le voient comme la redéfinition d'un genre: « Grâce au *Vice-Consul* de Marguerite Duras, nous sommes enfin débarrassés du roman *colonial*. C'était nécessaire ». ² Pour Jean Duvignaud le roman pose des questions sur la rencontre avec l'autre. Parmi un groupe émerge «... une personne seule dont la présence irritante pose une interminable question... De la réponse... résulterait probablement... un changement dans l'existence commune, qui sait ? »³

Mais, quel est le rapport entre ces questions d'altérité et d'identité et l'analyse du *Vice-Consul* en tant que texte littéraire ? Ce n'est pas une simple question de l'art en tant que reflet de la société. Non pas un reflet, le texte littéraire est plutôt le produit d'une exploration, de l'exploration de l'inconnu. Pour Duras, « ... écrire c'est se laisser faire par l'écriture... ».⁴ Dans le cas du *Vice-Consul*, ce voyage d'exploration mène à la marginalité et aux questions d'inclusion et d'exclusion. La marginalité est un thème qui se retrouve au cours de l'œuvre durasienne. Ses textes sont peuplés de marginaux, de fous, d'étrangers, de femmes et ainsi de suite. Leslie Hill propose que l'écriture durasienne explore non pas la position de ces groupes à l'intérieur de la société; pour Hill, il s'agit plutôt d'une écriture à la recherche d'un agent, désormais exclu de l'activité symbolique qui pourrait servir comme véhicule d'une force transgressive et qui pourrait poser un défi à la représentation et à l'ordre social.

Ces figures marginales ont toutes quelque chose en commun. Il ne s'agit pas d'une essence quelconque mais de quelque chose que Hill rapproche de la notion du sublime. Dans le sens large du terme, sublime désigne ce qui, à l'intérieur d'un système de relations - le sexe, le langage, la société, la raison - dénote une limite, une frontière où le système cesse de bien fonctionner et où il commence à se détériorer.

Les agents de la subversion dans l'écriture durasienne partagent un potentiel de transgressivité. Ils n'ont pas, par contre, une définition stable. Ce sont des frontières floues où l'identité cède à l'hétérogénéité et à l'instabilité. D'ailleurs il y existe entre eux un rapport d'équivalence réciproque: les fous sont comme les Juifs qui sont comme les femmes et ainsi de suite. (Hill 1993, 30-32). Selon Duras, « ... nous sommes tous des juifs allemands, nous sommes tous des étrangers... Nous sommes tous des étrangers à votre État, à votre société, à vos combines ». ⁵

Comment aborder l'analyse d'un roman qui tente d'évoquer ce qui pose un défi à la représentation ? Comment rapprocher ce contenu avec la production du texte, ce processus où l'écrivain se laisse faire par le langage ? Le texte littéraire est un objet linguistique qui entraîne un rapport entre le langage et le sujet humain; l'approche analytique doit traiter de la question du rapport entre les deux. Les structuralistes maintiennent qu'il faut laisser de côté la question du sujet et du rôle qu'il joue dans la production d'un texte littéraire. L'approche structuraliste pose en principe la constitution du sujet dans et par le langage. Pour les structuralistes, l'analyse des textes se fait uniquement par rapport à l'objet linguistique, la question du sujet étant, sous cette objective, superflue. Le structuralisme ne prétend pas qu'il n'existe rien en dehors du

langage; c'est plutôt une question du langage en tant que système clos. Ce qui existe en dehors du système n'a pas d'effet sur son fonctionnement, et donc ces facteurs ne rentrent pas en jeu. Le structuralisme, en tant qu'outil analytique, risque d'être peu fructueux en ce qui concerne l'analyse du *Vice-Consul*.

D'autre part, le rôle du sujet dans la production du texte littéraire est d'une importance primordiale dans la critique littéraire psychanalytique. L'analyse des textes littéraires a même joué un rôle important dans le développement de la théorie freudienne de la psychanalyse. Freud a rapproché le travail du rêve ou le fonctionnement de l'inconscient et le travail du texte. Sur le plan de la critique littéraire psychanalytique, l'approche freudienne consistait surtout en un diagnostic psychanalytique de l'écrivain par l'intermédiaire des personnages.

Cette optique freudienne du texte littéraire comme reflet d'une réalité psychique est erronée selon Jean Le Galliot, qui souligne que, «... l'œuvre littéraire est *le produit d'une chaîne de représentations à partir d'une réalité psychique inconnaissable directement et insignifiable, sinon par ses décalages successifs* » (Galliot 35). Le contenu inconscient, cette réalité psychique, s'avère être inaccessible à cause des déformations qu'il a dû subir avant d'être élaboré sous forme de texte, tout comme le travail du rêve qui agit sur le contenu latent pour le déformer et qui ne peut être directement inaccessible à l'analyste.

Après Lacan, la critique littéraire psychanalytique s'oriente sur une voie nouvelle. Lacan reprend et modifie la théorie freudienne de l'inconscient. L'importance des concepts de condensation et de déplacement soulignée par Freud aboutit, pour Lacan, en la conclusion que l'inconscient est structuré comme un langage. C'est à l'inconscient que

Lacan attribue, selon l'expression de Lemaire, la vérité du sujet. Le texte littéraire, en tant que construction linguistique est «... l'inscription de l'inconscient dans l'ordre symbolique dont se structure le sujet... » (Galliot 205). Cependant le texte n'est pas la reproduction du sujet, c'est plutôt «... une mise en scène, explorant l'aventure du langage, mais explorant aussi dans le langage l'aventure du sujet »⁶.

Il faut souligner que pour Lacan, l'avènement du sujet coïncide avec l'acquisition du langage. La capacité d'utiliser les symboles est le critère décisif en ce qui concerne la subjectivité. Lacan souligne la fonction symbolique du langage et le rôle qu'il joue dans la constitution du sujet. Contrairement à Julia Kristeva, qui insiste sur l'importance de la période pré-verbale, Lacan l'ignore la plupart du temps. La théorie kristevienne de la subjectivité et de la production textuelle souligne l'importance de la période préœdipienne verbale. Kristeva propose que le fait corporel est d'une importance primordiale dans le développement de la fonction symbolique. Pour Kristeva, la séparation de la matière au niveau corporel et l'articulation des pulsions pré-verbales préfigurent la séparation entre sujet et objet. Cela est nécessaire au fonctionnement symbolique. Dans cette optique, le fonctionnement linguistique comprend deux modalités: le symbolique, modalité dominante, a affaire avec le sens symbolique; le sémiotique, modalité marginale, a affaire avec les aspects matériels de la signifiante tels le rythme, la sonorité et l'intonation. Selon Kristeva, la nature du fonctionnement linguistique est telle qu'il a tendance à dissimuler la contribution du sémiotique en faveur de celle du symbolique.

La dette à la corporalité est, selon Kristeva, une force transgressive qui menace d'instabilité l'identité du sujet ainsi que celle des groupes. En ce qui concerne le

fonctionnement linguistique, la force transgressive du sémiotique a le potentiel d'introduire l'instabilité au niveau symbolique, au niveau du sens. C'est à cette capacité qu'a le sémiotique de produire de l'instabilité au niveau du sens que Kristeva attribue la possibilité de l'évolution d'une langue donnée. La corporalité est, pour Kristeva, une force à la fois transgressive et régénératrice.

La théorie kristevienne offre un cadre conceptuel qui nous semble particulièrement apte à analyser *Le Vice-Consul* de Duras. La théorie kristevienne facilitera la considération des questions de marginalité et d'exclusion, omniprésentes dans ce texte, dans leurs rapports avec le fonctionnement linguistique et la subjectivité humaine.

La littérature en général, cherche à pousser les limites de l'exprimable. Duras, écrivaine d'avant garde, s'est engagée dans cette voie. Ses innovations formelles dans ses romans, ses pièces de théâtre et ses films témoignent d'un projet qui se veut à la fois déstabilisant et novateur. Les notions de l'abject et du sémiotique, nous fournissent des outils théoriques qui nous permettront de considérer ces mécanismes tels qu'ils sont manifestes dans *Le Vice-consul*.

Notes

¹ M. Slonim, « European Notebook », *The New York Times Review of Books*, le 22 mai 1966, p.43.

² F. Sonkin, « Folle de faim », *L'Express*, 764, 7-13 février 1966, p.76.

³ J. Duvignaud; « Les Petits Consuls de Calcutta », *La Nouvelle Revue Française*, 160, avril 1966, p.673.

⁴ Citée par L. Hill, *Marguerite Duras: Aposolyptic Desires*, New York: Routledge, 1993, p.22.

⁵ Citée dans Hill, loc. cit. p.24.

⁶ *Ibid.*

FREUD ET L'INCONSCIENT

INTRODUCTION

Avant l'avènement de la psychanalyse, la notion d'identité consistait en le caractère moral de la personne, déterminé, en gros, par la classe sociale et par la notion du « sang », précurseur de la science de la génétique. Cette conception de l'identité, dont certains romans d'Emile Zola sont l'illustration, domine à l'époque où Freud commence sa vie professionnelle de neurologue.

A la fin du dix-neuvième siècle, la psychologie et le comportement humains, normaux ainsi que pathologiques, étaient conçus dans un cadre biologique. Dans cette optique, les maladies mentales, telle l'hystérie, étaient censées être attribuables à des origines somatiques. Au début de sa carrière, conformément aux idées reçues de son époque, Freud a poursuivi des recherches purement physiologiques sur la psyché humaine. En 1895, il écrit ce qui serait publié après la mort de l'auteur comme *Esquisse d'une psychologie scientifique*. Cette œuvre tente d'expliquer la psychologie humaine uniquement en termes de neurones et de mouvement d'énergie physique ou chimique.

Au cours de ces recherches, cependant, Freud constate l'existence de certains phénomènes dont l'explication selon le modèle à base physiologique était peu satisfaisante. Ces « phénomènes », inexplicables sur le plan physiologique, et qui seront expliqués plus tard par la notion de l'inconscient, mènent Freud à remettre en question la notion d'une psychologie et d'une identité purement biologique et héréditaire. Peu de temps après il abandonne définitivement la physiologie du fonctionnement mental pour poursuivre une approche psychologique.¹ Au cours de la trentaine d'années qui suivent

l'élaboration de son modèle physiologique, Freud avance à tâtons, muni de ces observations cliniques et de ces constructions théoriques, vers son ultime modèle de la psyché humaine.

Chemin faisant il jette de la lumière sur de nombreuses questions fondamentales en ce qui concerne le fonctionnement psychique humain. Parmi celles-ci, la question la plus fondamentale est sans doute celle qui cherche à approfondir le rapport entre l'inconscient et la sexualité.

Freud trouva ses premières pistes de l'inconscient grâce à ses observations des hystériques. Ce travail, qui débute en collaboration avec un collègue, le médecin Breuer, va le mener à postuler une base psychologique pour cette maladie à laquelle, auparavant, avaient été attribuées des origines somatiques. A l'époque, la nature sexuelle de l'hystérie étant reconnue par Breuer et par d'autres collègues tels Charcot et Chrobak (Assoun 156-157). Cependant, c'était Freud qui a suivi cette piste jusqu'à en trouver un lien avec l'inconscient.

L'INCONSCIENT

C'est le discours des hystériques qui mène Freud à postuler l'universalité du phénomène de l'inconscient, à savoir les fantasmes originaires. Ces fantasmes consistaient en la vue, par l'enfant, soit à des rapports sexuels entre ses parents, soit à une castration, ou bien en la séduction active par un adulte ou par un enfant plus âgé. Pour Freud, ces fantasmes ont tous un lien avec des questions de diverses origines ayant rapport avec la sexualité, que ce soient les origines de la personne elle-même, les origines de sa prise de conscience de la différence entre les sexes, ou bien les origines de sa propre

sexualité. Après de nombreuses analyses d'hystériques, Freud conclut que leurs symptômes physiques étaient des représentations ou des symboles de ces fantasmes inconscients (Assoun 154-160). Par la suite, Freud a poursuivi sa lecture du texte inconscient dans des rêves et dans la psychopathologie des lapsus, des actes manqués et des mots d'esprit. L'étude de ces phénomènes lui a permis d'élaborer sa théorie de l'inconscient et son premier modèle de la psyché humaine.²

Les théories freudiennes de l'inconscient et de la vie sexuelle des enfants, étaient considérées radicales, pour peu dire, par la société contemporaine à leur élaboration. Cependant, ce sont ces deux notions qui ont permis à Freud, et plus tard à Lacan, de poser en principe le fondement psychologique de la formation de l'identité de la personne.

La théorie de l'inconscient consiste en trois modes de fonctionnement mental: le conscient, l'inconscient et le préconscient. Les deux premiers constituent des modes de fonctionnement complètement opposés. L'esprit inconscient est étroitement lié à la notion de refoulement, processus par lequel les idées (liées souvent à la sexualité) jugées inacceptables au niveau de l'esprit conscient, sont reléguées, au moyen du refoulement, à l'inconscient.³ Le préconscient se situe entre les deux et agit en quelque sorte comme intermédiaire entre les deux.

L'essentiel de «la découverte freudienne» de l'inconscient⁴ pourrait se résumer ainsi: il y existe des désirs ou motifs inconscients dont l'esprit conscient reste ignorant. D'ailleurs ces désirs inconscients peuvent se réaliser par des actes dont nous sommes conscients, mais dont les motifs «réels», c'est-à-dire inconscients, nous restent toutefois inconnus. Ce phénomène touche des comportements pathologiques, tel le cas des hystériques que nous venons de discuter, ainsi que ceux dits normaux. Des actes de

générosité par exemple, que l'on croit être motivés par l'amour, pourraient très bien être réellement motivés par un désir inconscient de puissance (Fromm 48).

Une des implications des plus importantes de l'inconscient, tel que déposé par Freud, est la non-coïncidence entre être et pensée, censés depuis l'époque de Descartes, être identiques.⁵ Pour Freud, la pensée ne peut nous donner accès à la vérité de notre être. En ce qui concerne la question de l'identité, les conséquences sont loin d'être négligeables. Les idées que nous tenons sur notre soi, ne sont que des idées. La réalité de notre soi consiste en nos désirs inconscients, et ceux-ci demeurent, normalement, inaccessibles à la pensée consciente. En bref, nous ne pouvons savoir qui en vérité, nous sommes, le secret de cette vérité étant enfui dans l'inconscient.

La non-coïncidence entre pensée et être, entre conscient et inconscient, est le résultat du processus du refoulement. Afin d'approfondir notre discussion de la nature fissurée de l'identité psychique telle qu'envisagée par Freud, considérons de façon plus détaillée les mécanismes du refoulement.

LE REFOULEMENT

Selon le premier Freud, ce qui pourrait être éventuellement refoulé⁶, a des origines partiellement biologiques. Une motion pulsionnelle, force somatique demandeuse de travail, trouve son expression psychique en s'attachant à une idée dans l'inconscient. L'attachement de la pulsion à l'idée s'effectue par l'investissement d'une quantité d'énergie. C'est au moyen de ce processus que l'idée inconsciente devient représentante de la pulsion, qui désormais prend en charge la tâche qu'elle demande.⁷

Les représentants de la pulsion présents dans l'inconscient consistent en, comme nous venons de le constater, une quantité d'énergie attachée à une idée. On pourrait bien se demander pourquoi les deux éléments se réunissent. La réponse a un rapport avec la notion de satisfaction.

L'enfant garde des traces mnésiques de l'expérience de la satisfaction liée à un besoin. Normalement, cette trace s'associe à une représentation de chose, c'est-à-dire une représentation inconsciente de l'objet lié à la satisfaction. Au moment où l'enfant revit ce même besoin, la pulsion exerce un investissement d'énergie dans la représentation de chose. Une fois ainsi investie la représentation pousse toujours vers la décharge en prenant la route la plus directe. La décharge consiste en le désinvestissement de la part du système inconscient, suivi du réinvestissement par le système conscient, ce qui permettrait à cette énergie pulsionnelle d'atteindre son but, la satisfaction, par l'excitation du système musculaire qui aboutirait finalement dans l'obtention de l'objet (SE 14, 189).

Le processus du refoulement a lieu lorsque la satisfaction nécessiterait une action non sanctionnée par l'esprit conscient. Dans une première phase, le refoulement originaire, l'entrée à l'esprit conscient, est refusé au représentant de la pulsion. Cela établit une fixation, c'est-à-dire que le représentant continue d'exister, malgré cet échec, sous forme inaltérée, y compris l'attachement à l'énergie pulsionnelle. Ainsi relégué à l'inconscient, le représentant se fortifie en s'alliant aux pensées avec lesquelles il peut établir des liens associatifs. Dans une deuxième phase, le refoulement agit sur ces pensées ainsi devenues des dérivatifs mentaux du représentant, auxquels est également refusé l'accès à l'esprit conscient.(SE 14, 148).

Malgré l'échec du refoulement, le représentant de la pulsion cherche toujours la décharge. Pour atteindre son but, il a à sa disposition les processus primaires propres à l'esprit inconscient, notamment le déplacement et la condensation, qui peuvent éventuellement ouvrir d'autres voies vers la décharge. Ces processus primaires permettent au représentant de ruser, de se déformer de sorte qu'il soit plus susceptible d'échapper à la censure imposée par l'esprit conscient. Ce processus de déformation se fait ainsi: l'énergie libre du système inconscient permet aux idées investies par la pulsion de transmettre leur investissement en entier, par moyen du déplacement, à une autre idée (SE 14, 186). Nous avons déjà vu que le représentant de la pulsion, une fois refoulé, a le pouvoir de s'allier avec d'autres idées. La condensation a lieu quand une seule de ces idées sert à représenter plusieurs chaînes d'associations pour lesquelles elle constitue un carrefour ou point commun, et dont elle reçoit l'investissement de l'énergie provenant de toutes les idées et dont elle devient représentante (Laplanche & Pontalis 82-83).

Ayant discuté brièvement de deux aspects fondamentaux de ce premier modèle freudien de l'appareil psychique, résumons ses caractéristiques principales en ce qui concerne la question de l'identité. Nous avons dit qu'il oppose deux modalités de fonctionnement psychique, le conscient et l'inconscient, et qu'il existe entre les deux un écart qui sépare l'être de la pensée. L'ensemble de ces facteurs produit un clivage au niveau de l'identité. Ayant considéré les mécanismes qui établissent et maintiennent le clivage, il reste à voir les facteurs sous-jacents qui rendent nécessaire son existence. Nous différerons la considération de cette question afin de pouvoir la placer dans le contexte du deuxième modèle de l'appareil psychique, où le clivage s'approfondit considérablement.

LE MOI ET LE ÇA

Le moi et le ça représente la synthèse des notions qui se sont développées entre 1915 et 1923, date de la parution de cet essai. Ici Freud propose une structure tripartite plus nuancée que celle présentée lors de «The Unconscious». Pour présenter sa nouvelle théorie, il commence avec une discussion des ambiguïtés implicites dans l'utilisation du terme «inconscient».

En 1915, «inconscient» avait un double sens: il désignait une qualité, celle d'être indisponible à l'esprit conscient; et il nommait une fonction en tant que son contenu consiste en ce qui avait été refoulé (SE 19, 14). Conscient, par contre, était synonyme de l'ensemble des faits psychiques dont on a conscience. Le nouveau concept du moi, avancé pour la première fois en 1923, jette de la lumière sur les insuffisances de cette terminologie et les confusions qu'elle entraîne.

Le moi remplace et modifie ce qui avait été connu comme le système conscient. Pour Freud le moi est un ensemble cohérent de processus mentaux qui contrôle les approches de la motilité (SE 19, 25), à savoir la décharge des excitations vers le monde extérieur qu'il perçoit. Le moi est aussi un agent psychique qui dirige ses propres processus, qui impose une censure lors des rêves. C'est tout ce dont nous avons conscience, mais c'est aussi ce dont nous n'en avons pas.

Ses observations lors de certaines analyses ont mené Freud à postuler la présence d'une résistance provenant du moi dont le patient n'a pas conscience. Cela implique l'existence d'une partie inconsciente du système avec qui, par l'opposition conscient/inconscient, nous avons associé tout ce dont nous avons conscience. Cette

découverte entraîne des confusions assez importantes dans des concepts psychanalytiques de base formulés dans le cadre conscient/inconscient. Par exemple, l'explication psychanalytique de la production des névroses, un conflit entre l'esprit conscient et l'esprit inconscient, est désormais rendue ambiguë (SE 19, 17). Freud propose, afin d'éviter ce genre de confusion, de remplacer cette antithèse par une autre, celle entre le moi cohérent et ce qui est refoulé.

Le nouveau modèle structural freudien comprend trois éléments: le moi, le ça et le surmoi. Le ça est l'élément structural qui remplace l'inconscient. Mais, dans cette nouvelle conception de l'appareil psychique, il n'y a pas de démarcation nette entre le moi et le ça, une partie de celui-là se fond dans celui-ci. Ce qui est refoulé fait partie du ça avec lequel il se fond. Selon Freud, le moi n'est séparé de ce qui est refoulé que par le refoulement et ses forces de résistance. La communication entre le moi et ce qui est refoulé passe par l'intermédiaire du ça (SE 19, 24).

Freud propose qu'au début du développement psychique, le ça est le seul élément qui existe. Ce sont des modifications subies par celui-ci qui donnent lieu à la formation du surmoi et du moi. Le moi consiste en une partie du ça à proximité de l'extérieur du corps, qui a été modifiée par l'influence du monde extérieur. Selon Freud, sa formation est largement influencée par le fait physique et plus précisément par la surface du corps. À part l'importance de la proximité du système de perception à la frontière entre l'intérieur et l'extérieur du corps, Freud souligne le rôle joué par les sensations corporelles. Il envisage le moi comme une projection mentale de la surface du corps (SE 19, 26).

LE SURMOI

Bien que la formation du moi soit attribuable aux facteurs externes, le ça ou plus précisément les objets qu'il doit abandonner, y joue un rôle important dans son développement. Certains objets du ça entrent inévitablement en conflit avec le moi et sont sujets à la censure qu'il impose. Selon Freud, une telle situation peut donner lieu à un processus d'identification.

Une identification a lieu lorsque le moi s'identifie avec l'objet qui doit être abandonné. Cela se produit au moyen de l'introjection de l'image de l'objet, un processus psychique équivalent à l'acte physique de l'incorporation. C'est ainsi que le moi assume l'allure de l'objet et se présente au ça comme objet sexuel. Cette transformation de la libido d'objet en libido narcissique constitue une sublimation. C'est ce mécanisme qui permet au ça d'accepter d'abandonner l'objet (SE 19, 29-30).

La première et la plus importante de ces identifications coïncide avec la résolution du complexe d'œdipe. Le père, dans le cadre d'un complexe d'œdipe schématique, pose un obstacle à la satisfaction des désirs sexuels inconscients de l'enfant vis-à-vis de sa mère. Comme solution l'enfant s'identifie avec l'instance parentale. En effet, l'autorité parentale est adoptée par l'enfant, ce qui lui permet d'abandonner la mère comme objet sexuel (SE 19, 34). Au fil des années le moi accumule une série d'identifications productrices d'un changement de caractère. Cela explique, selon Freud, le développement de la personnalité. Néanmoins, l'importance de l'effet de l'identification avec l'instance parentale demeure.

Cette première identification, legs du complexe d'œdipe, est ce qui donne lieu à la formation du surmoi. Troisième élément de l'appareil psychique, le surmoi se comporte

comme une instance du moi à part. Il s'agit d'une instance autonome pourvue de la capacité de dompter le moi (SE 19, 34-35). Le surmoi est l'instance critique qui guide le moi en ce qui concerne les questions de moralité en lui imposant un code moral et des ordres tels: « Tu dois te comporter comme ton père sauf en ce qui concerne les rapports avec ta mère » (SE 19, 34). C'est aussi l'instance qui punit le moi lorsque le code n'est pas respecté. Toute tendance du moi qui ne conforme pas aux exigences du surmoi est sujette à ses critiques qui sont perçues, consciemment ou inconsciemment, comme un sentiment de culpabilité (SE 19, 49-51). Dans les cas les plus extrêmes cela peut mener même à la destruction du moi, à savoir le suicide. Cette agressivité de la part du surmoi est liée, selon Freud, à la pulsion de mort (SE 19, 53).

La question de la pulsion de mort nécessite une considération plus approfondie de la théorie des pulsions. C'est dans le cadre de la discussion qui suit que nous pouvons adresser la question posée ci-dessus (voir la page 7) concernant les facteurs sous-jacents qui donnent lieu aux conflits psychiques et qui sont à l'origine de la nature clivée de l'identité.

LES PULSIONS

À l'époque de «The Unconscious» Freud attribue tout conflit psychique à la dualité des pulsions de moi et des pulsions sexuelles ayant des buts opposés, à savoir respectivement, la préservation de l'individu et celle de l'espèce. Freud attribue la source de ce dynamisme à l'opposition entre les principes de plaisir et de réalité qui dominent dans les systèmes inconscient et conscient respectivement, et qui règlent tout fonctionnement mental. La théorie des deux principes est fondée sur une thèse selon

laquelle la force motivante de toute activité psychique est l'évitement du déplaisir et la recherche du plaisir (SE 14, 120-121). Freud explique le fonctionnement du principe de plaisir, qui donne priorité à ce dernier, en termes économiques: la pulsion est une demande de travail exprimée sous forme d'une augmentation de stimulus, ce qui produit une tension; la sensation du plaisir survient avec la décharge, ce qui produit une réduction de la tension.

Mais, comme Freud l'explique dans *Pulsions et destins des pulsions* la pulsion est une force constante provenant de l'intérieur de la personne. Donc, contrairement au cas d'un stimulus provenant de l'extérieur, la fuite ne pourrait jamais éliminer la tension créée par la pulsion. (SE 14, 118). La nature constante de la pulsion et l'impossibilité de la fuir, oblige l'appareil psychique de chercher constamment à décharger la tension qu'elle crée. Freud décrit ainsi l'implication entraînée par cette situation: « Les excitations pulsionnelles, qui ont leur origine à l'intérieur de l'organisme ... soumettent donc le système nerveux à des exigences beaucoup plus élevées, elles l'incitent à des activités compliquées, engrenées les unes dans les autres, qui apportent au monde extérieur ce qu'il faut de modification pour satisfaire la source interne des excitations (Freud 1968, p. 16).

La dynamique qui existe entre les deux principes est non seulement conflictuelle, dans le sens qu'ils poursuivent des buts différents, mais aussi dialectique dans le sens que chacun s'adapte aux exigences de l'autre. La citation ci-dessus indique que Freud voit le rapport entre le sujet et le monde externe comme étant largement influencé par les pulsions. Il propose que le monde extérieur est façonné par le sujet selon les exigences des demandes pulsionnelles dont le sujet reste ignorant. Ce sont des processus

secondaires propres au système conscient, à savoir le jugement, la mémoire, et l'attention entre autres, qui créent la capacité d'action dans le monde extérieur et qui rend possible la satisfaction. Le principe de réalité, assure que le plaisir est obtenu dans le monde extérieur, mais seulement à condition que la satisfaction d'un désir donné soit conforme aux exigences du monde extérieur (LàPlanche & Pontalis 380-382).

Selon la même logique les demandes pulsionnelles de satisfaction peuvent se modifier afin de se conformer aux exigences du monde externe. Cela est possible grâce aux processus secondaires de l'inconscient qui permettent aux pulsions de changer le but et l'objet par lesquels la satisfaction est obtenue. Le but d'une pulsion est toujours la satisfaction, c'est-à-dire une réduction de la quantité de stimulation. Il est possible, cependant, qu'il existe plusieurs chemins qui mènent à la satisfaction. Ainsi il est possible qu'il existe des buts intermédiaires qui peuvent se combiner ou qui sont interchangeableables. De même, l'objet par lequel la satisfaction doit être obtenue n'est pas fixe; il est choisi en mesure de sa convenance à l'obtention du but. Une pulsion donnée peut changer maintes fois d'objet au cours de son existence (SE 14, 122).

La parution de «Au-delà du principe de plaisir » en 1919 marque l'introduction d'une nouvelle théorie des pulsions qui est, pour peu dire, radicale dans ses implications. Dans son rôle d'analyste, Freud remarque le phénomène de la répétition, sous forme de rêves, chez certains patients, des expériences traumatisantes. Ses réflexions sur cette contradiction évidente avec sa théorie du principe du plaisir, le mènent à repenser la nature des pulsions. Désormais l'opposition entre les pulsions de mort et les pulsions de vie (qui comprend désormais les pulsions sexuelles) est proposée pour expliquer des conflits psychiques.

Selon Freud, les pulsions sont des manifestations d'une poussée de la vie organique vers le rétablissement d'un état précédent. Chacune d'entre elles vise ce but ultime en agissant selon une force qui lui est propre. La pulsion de mort tend vers la désintégration et éventuellement vers l'état inorganique ou la mort, tandis que la pulsion de vie est animée par une force unificatrice. L'action de l'unification est en évidence dans la sexualité humaine aux niveaux corporel et cellulaire, elle est d'ailleurs la force qui produit la matière vivante⁸.

Mais si on se concentre sur le but de la pulsion de mort, comment se fait-il que l'autodestruction ne se produise pas de façon immédiate ? Freud postule que la force destructrice de la pulsion de mort est redirigée dans d'autres directions, une certaine quantité étant prise en charge par la sexualité, tandis qu'une portion est sublimée et mise à l'œuvre dans le travail intellectuel et créateur. C'est ainsi que le but de la pulsion de mort est différé indéfiniment. Bien que la théorie de la pulsion de mort soit née de la spéculation, Freud voit la présence de l'instinct destructeur dans des phénomènes tels que le sentiment de culpabilité. Freud affirme que le ça est le siège des pulsions et qu'en outre il existe entre elles, normalement, une union. Dans le cas de l'activité sexuelle les deux pulsions y jouent un rôle. La force unificatrice que l'on associe avec l'activité sexuelle s'accompagne d'une certaine agressivité qui est l'expression de la pulsion de mort. Il se peut, néanmoins, que les pulsions subissent une désunion (SE 19, 41).⁹

Ayant discuté de la formation et du fonctionnement des trois éléments du dernier des modèles de l'appareil psychique ainsi que de la nouvelle théorie des pulsions, il est pertinent de considérer la nature de l'interaction entre eux.

Selon Freud, le surmoi agit indépendamment du moi; il propose d'ailleurs que le surmoi est au courant des activités du ça inconscient, tandis que le moi ne l'est pas (SE 19, 51). D'une façon plus générale, Freud explique la nature souvent inconsciente du sentiment de culpabilité en soulignant le fait que la formation du surmoi est liée au complexe d'œdipe qui est lui-même inconscient (SE 19, 52). Le surmoi, donc, est en communication avec le ça qui est, d'ailleurs, la source de l'énergie pulsionnelle avec laquelle le contenu de l'instance critique est investi (SE 19, 52-53).

En ce qui concerne le moi, il se développe de façon à passer de la perception à la maîtrise des tendances troublantes du ça. D'une part le moi est une instance puissante dont le pouvoir est comparable, selon Freud à celui d'un monarque constitutionnel. Son approbation est essentielle au passage de tout projet de loi, cependant, il hésite longtemps avant d'exercer son droit de veto (SE 19, 55). D'autre part, le moi est aux prises avec les deux autres instances et avec le monde extérieur. Dans son rôle de médiateur entre le ça et la réalité, il doit assurer que les désirs de celui-là prennent une forme qui les rendent conformes aux exigences de celle-ci. En même temps, puisqu'il contrôle la motilité, il a la possibilité de veiller à ce que le monde extérieur se cadre avec les désirs du ça. Toutefois, le moi se sert des sublimations et des identifications afin d'apaiser les désirs inacceptables du ça. Un des résultats de ces processus est la désunion des pulsions, ce qui mène à l'installation des pulsions de mort dans le surmoi, d'où ils peuvent menacer le moi.

Freud compare cette situation apparemment sans issue à celle des protozoaires qui sont détruits par des produits de décomposition qu'ils ont créés. La position du moi vis-à-vis des pulsions semble ambiguë. Même s'il aide les pulsions de mort dans leur travail au

moyen de processus tels que l'identification, il se remplit de libido et désire être aimé; donc, il reste néanmoins un représentant des pulsions de vie (SE 19, 55-57).

Cette brève esquisse de la trajectoire de la psychanalyse freudienne ne témoigne pas de la richesse et de la complexité de sa pensée. Notre intention ici est double: d'une part, nous voulions présenter les grandes lignes du fonctionnement de l'appareil psychique telles qu'élaborées par Freud, et donner un aperçu de la nature clivée de l'identité qui en résulte; d'autre part nous voulions indiquer le problème, qui existe depuis les débuts de la psychanalyse, de spécifier le rôle joué dans le fonctionnement psychique, par les facteurs physiques.

Nous avons vu que les notions de l'inconscient et du refoulement fonctionnent de sorte à produire une identité clivée. Avec l'introduction du deuxième modèle, la nature de l'identité clivée se nuance. Ici elle est présentée comme étant le produit de rapports interpsychiques; elle est aussi le produit de rapports intersubjectifs. À part la séparation entre le moi et ce qui est refoulé, il est aussi question d'une séparation à l'intérieur du moi, à savoir l'existence du surmoi, instance qui constitue un clivage et qui différencie le moi en accusateur et accusé et qui lui-même est le produit de l'introjection des rapports intersubjectifs (Laplanche et Pontalis 414). D'ailleurs nous avons vu que le moi est clivé dans le sens qu'il se trouve au service des pulsions de mort et des pulsions de vie.

Le problème du rôle des facteurs physiques dans le fonctionnement psychique est présent au cours du développement de la théorie psychanalytique freudienne. Dans un premier temps, Freud tente une théorie strictement physiologique de la psyché humaine. Dans un deuxième temps, il abandonne cette approche pour se concentrer sur des recherches purement psychologiques. Néanmoins, le fait physique figure dans plusieurs

éléments de sa théorie de l'appareil psychique, notamment dans la formation du moi et dans la source des pulsions. Mais le lien implicite entre fonctionnement physique et fonctionnement psychique est le plus en évidence dans les théories des pulsions et des principes. Les sensations subjectives de plaisir et de déplaisir sont ici définies en termes économiques, ce qui constitue une application des lois physiques au fonctionnement psychique. Nous allons reprendre la discussion de ces questions dans une élaboration de la psychanalyse lacanienne ou dans le retour à Freud de Lacan.

Notes

¹ James Strachey, « Editor's Note » dans Sigmund Freud, *The Standard Edition of the complete Psychological Works of Sigmund Freud*, 24 volumes, édition et traduction par James Strachey et al (London: Hogarth Press and The Institute of Psycho-analysis, 1955), v.14 pp. 162-164. Désormais nous ferons référence à cet ouvrage entre parenthèses, dans le texte et dans les notes, en utilisant l'abréviation SE suivi du numéro du volume et de la page.

² A ce sujet voir les œuvres suivants: *The Interpretation of Dreams*, SE 4, pp. 1-388; SE 5, pp. 339-625, *The Psychopathology of Everyday Life*, SE 6, pp. 1-289, *Jokes and their Relation to the Unconscious*, SE 8, pp. 1-236 et « The Unconscious », SE 14, pp.161-215.

³ Voir, à ce sujet « Repression », SE 14, pp. 143-158.

⁴ Le concept de l'esprit inconscient n'a pas été découvert par Freud. La notion de processus mentaux inconscients avait été reconnue depuis l'époque de Herbart (1776-1841), dont l'influence dans la science de la psychologie en Allemagne au dix-neuvième siècle, était assez importante. Herbart utilisait des termes tels que «refoulé» et «inconscient», et selon certains, Freud a lu des manuels scolaires dans lesquels les idées de Herbart sont valorisées. Bien que Freud ne soit pas le premier à avancer la notion de l'inconscient, il est bien le premier à l'amener au-delà du niveau théorique en le transformant en outil analytique (Fine 1973, 36).

⁵ Ibid.

⁶ Il est à noter que le refoulement n'est qu'une des vicissitudes qu'un représentant de la pulsion puisse subir. Il existe trois autres possibilités, à savoir: la sublimation, le retournement sur la personne propre et le renversement dans le contraire. Voir à ce sujet: «Instincts and their Vicissitudes», SE 14, pp. 117-140.

⁷ Il existe une certaine ambiguïté en ce qui concerne le statut du concept de pulsion. Au cours de son œuvre elle est présentée, tantôt comme force somatique, tantôt comme force psychique. Dans certains essais, la pulsion est définie en tant que concept frontière - entre le somatique et le psychique; dans cette optique, aucune distinction n'est faite entre la pulsion et son représentant psychique. Ailleurs par contre, Freud insiste sur le statut somatique de la pulsion en affirmant qu'elle n'a jamais accès à l'esprit conscient et qu'un tel accès est limité au représentant psychique de la pulsion. L'ambiguïté du statut de la pulsion témoigne en partie du problème difficile auquel se confronte la psychanalyse, notamment la précision des rôles joués par le physique et par le psychique dans le fonctionnement mental humain. Pour une discussion plus détaillée du statut de la pulsion voir: James Strachey, « Editor's Note », SE 14, pp. 111-113.

⁸ Si nous acceptons que la matière vivante est produite par un processus d'unification, il semble contradictoire que l'état précédent, que la pulsion de vie cherche à établir, soit une unité (SE 19, 40). Selon Freud, l'état précédent est bien une unité; comme explication de cette contradiction apparente, il fait référence au mythe selon lequel les rapports sexuels constituent une tentative de rétablir l'intégralité d'un être androgyne censé avoir existé avant que la séparation des deux sexes ait eu lieu (Laplanche et Pontalis 1988, 241).

⁹ Dans le cas du sentiment de culpabilité, la désunion des pulsions est associée aux identifications liées à la formation du surmoi dont il a déjà été question. Pour Freud, toute identification constitue une sublimation ou bien une déssexualisation. C'est cette transformation qui donne lieu à la désunion des pulsions. À la suite de la sublimation, l'élément érotique n'arrive plus à unir la totalité de l'agressivité avec laquelle il avait été auparavant fusionnée. L'agressivité ainsi libérée produit un penchant destructeur. C'est la désunion des pulsions qui est à l'origine du caractère sévère du surmoi (SE 19, 54-55).

LE RETOUR À FREUD DE LACAN

INTRODUCTION

Pour Lacan, à l'époque de son essai sur le stade du miroir, la nature radicale de la psychanalyse freudienne - l'essence du sujet barré - avait été refoulée par la plupart des analystes post-freudiens. La communauté intellectuelle contemporaine de Freud manifesta de la résistance face à ses idées les plus radicales. La vie sexuelle des enfants, l'importance primordiale de l'inconscient et la pulsion de mort inspirèrent des réactions telles que « fou », « absurde » ou bien « impensable ». Ce « refoulement » de l'essentiel de la théorie freudienne produisit une « formation de compromis ». L'importance qu'avait pu établir une psychologie du moi, c'est-à-dire une conception du sujet qui ressemble plus au sujet cartésien qu'au sujet freudien, témoignait selon Lacan, d'un refus de la part des psychanalystes face aux difficultés analytiques posées par l'inconscient.

La théorie lacanienne constitue un retour à la psychanalytique freudienne sous une perspective structurale et linguistique.¹ « L'inconscient est structuré comme un langage », voilà un des aphorismes les plus connus de Lacan. L'expression linguistique de l'inconscient, sous sa forme manifeste, avait été minutieusement dégagée par Freud dans ses analyses des rêves, des lapsus et des mots d'esprit. Il se doutait d'une connexion intime entre les fonctionnements psychique et linguistique, mais les théories linguistiques à sa disposition ne se prêtaient pas à la précision de la nature du rapport entre les deux systèmes.

Lacan modifie la linguistique structurale et s'en sert pour préciser ainsi le lien entre le langage et l'inconscient: le dernier est créé par le premier. Pour Lacan, le sujet

humain, pendant le processus de l'acquisition du langage, s'insère dans l'ordre symbolique préexistant. Par son insertion dans l'ordre symbolique, les structures propres à ce dernier, à savoir les structures du langage et de l'œdipe, imposent une identité à l'enfant. L'ordre symbolique se compose de signes indépendants situés dans deux registres: le signifiant et le signifié. Le rapport entre les deux s'opère par la médiation de l'ensemble des signes du langage. Cette médiation jouera un rôle décisif dans la constitution du sujet.

Pour Lacan l'inconscient est la structure (du langage) cachée sous l'esprit conscient. Le refoulé est de l'ordre du signifiant. Ces signifiants s'organisent dans un réseau ordonné par une logique métaphorique et métonymique. Le vécu immédiat de l'enfant que l'on peut placer au niveau du signifié, sera médiatisé, au cours du processus de l'acquisition du langage, par un réseau complexe de relations entre signifiants qui va remplacer son vécu. C'est ainsi que, pour le sujet parlant, il n'y a aucun parallèle entre sa vérité vécue et son discours parlé.

Parallèlement, l'œdipe est la structure que cache l'organisation apparente des sociétés occidentales. La résolution du problème de l'œdipe, auquel doit faire face l'enfant lors de son entrée dans l'ordre du symbolisme culturel et social, va déterminer son accès plénier ou non à la société. Drame qui se passe au sein de la Famille, l'œdipe oblige l'enfant à passer d'une relation immédiate avec la mère à une relation médiée. Ici, l'enfant acquiert son nom, son signifiant. Vers la même époque, il développe l'usage du langage en assumant la catégorie grammaticale du Je. Ainsi, l'entrée dans l'ordre symbolique ouvre la porte sur l'identité humaine (Rifflet-Lemaire 1970, 40-43).

Il est à noter que l'insertion du sujet dans l'ordre symbolique envisagé par Lacan met l'accent sur la nature dialectique des rapports entre le sujet et le monde extérieur. Dans notre discussion de la psychanalyse freudienne, nous avons constaté que Freud reconnaît l'influence du monde extérieur, mais cela se limite plus ou moins au niveau du moi. Chez Freud, l'échange entre le ça et le monde extérieur est peu élaboré.

La théorie lacanienne de l'instauration du sujet se développe autour de trois ordres: le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique. Contrairement aux modèles qu'offre Freud pour décrire l'esprit humain, c'est-à-dire trois lieux stratifiés en allant d'une surface à une profondeur, les trois ordres sont conçus plutôt comme des plans d'existence. Il s'agit de réalités à la fois indépendantes et étroitement liées. Chacun des ordres est associé à une fonction différente.² Ensemble, les trois ordres ou catégories conceptuelles, visent à rendre compte de toutes les fonctions et activités du champ psychanalytique. Lacan utilise souvent la métaphore du nœud borroméen comme représentation graphique des ordres. Ce nœud comprend trois éléments qui s'entrelacent de façon que la coupure de l'une libère les deux autres (Benvenuto & Kennedy, 82).

LE MANQUE

Désignée par des termes divers, tels manque, vide, béance, l'idée d'une incomplétude fondamentale est, pour Lacan, situé au cœur de l'expérience humaine et de tout symbolisme. Ce manque rentre en jeu dès la naissance de l'enfant et s'associe avec les notions de libido et de pulsion.

Il faut préciser que la psychanalyse a affaire avec la vie psychique qui, pour Lacan, se limite aux ordres Imaginaire et Symbolique. Une description de tout ce qui situe

en deçà de ces deux ordres pose problème pour la psychanalyse. Les débuts de la vie, avant l'instauration de l'imaginaire et du symbolique, sont de l'ordre de la «vérité» ou du réel et ne sont pas, en conséquence, accessibles à la pensée ou au langage. Pour Lacan, seul le mythe peut servir à décrire cette période de la vie humaine (Lemaire 1977, 202).

La description que propose Lacan renvoie au mythe grec des androgynes à la suite de leur séparation. Le nouveau-né séparé du corps maternel se trouve, suggère Lacan, dans la même situation que celle des androgynes, c'est-à-dire qu'il se trouve séparé de son complément anatomique. En se servant de la métaphore de l'œuf, il compare l'accouchement à l'acte de casser un œuf: « A casser l'œuf se fait l'Homme, mais aussi l'Hommelette » (Lacan 1966, 845). Le petit homme étant privé de son complément anatomique, se répand en hommelette.

Cette image de l'Hommelette répandue et débordante est l'image qu'utilise Lacan pour évoquer la libido. Cette force «... menée par le pur instinct de la vie... » (Lacan 1966, 845), ayant tendance à se répandre et à déborder, se heurte contre les limites du corps par lesquelles elle est circonscrite. Etant ainsi enfermées, les zones érogènes, en tant qu'elles ouvrent vers l'extérieur, constituent les seules issues possibles. C'est la démarcation de la zone érogène qui dirige la libido et qui met en mouvement la pulsion partielle.

Comme le précise Rifflet-Lemaire, la libido illimitée est de l'ordre du mythe; une grande partie est perdue lorsque l'on accède à l'imaginaire et au symbolique. La pulsion, par contre, se manifeste comme pulsion partielle dans son rapport avec les zones érogènes et, plus tard, avec les objets imaginaires. La pulsion ainsi canalisée est conceptualisée par

Lacan sous la forme de « la lamelle », organe qui entre et qui sort par la zone érogène (Rifflet-Lemaire 1970, 215-217).

La théorie lacanienne de la pulsion représente donc une dérive assez importante par rapport à celle développée par Freud. Rappelons que ce dernier envisage la pulsion comme une force organique qui fonctionne de façon à réduire à zéro tout état de tension à l'intérieur de l'appareil psychique. D'ailleurs, chez Freud la pulsion n'intervient jamais directement dans la vie psychique; son influence s'effectue au moyen de représentants de la pulsion. Lacan, en associant incomplétude physique avec incomplétude de libido et de pulsion, déplace celle-ci du registre biologique. Lacan précise ainsi une différence importante entre les deux théories: « ... ce que Freud appelle ... la coulée de la pulsion, n'est pas sa décharge, mais est à décrire plutôt comme l'évagination aller et retour d'un organe dont la fonction est à situer dans les coordonnées subjectives précédentes » (Lacan 1966, 847).

Pourvu de cette brève esquisse de quelques notions de la psychanalyse lacanienne, nous pouvons passer à une discussion plus détaillée de certains aspects de l'œuvre de Lacan ayant trait à l'avènement du sujet.

LE STADE DU MIROIR CHEZ LACAN

Comme Freud, Lacan affirme que le moi est quelque chose d'acquis et non pas d'inné. Sa théorie du stade du miroir reprend et modifie la formulation freudienne du moi en examinant de près son moment constitutif. Sa conception du stade du miroir est d'une

importance primordiale « parce qu'elle préfigure par sa fonction structurante, tout le drame de la dialectique entre l'aliénation et la subjectivisation » (Lemaire 1977, 270).

La théorie lacanienne du stade du miroir explique la formation du moi, d'une part comme processus biologique interne, et d'autre part comme rapport réglé par les lois sociales et structuré par le système linguistique. Elle couvre la période entre six et dix-huit mois et marque la première étape dans l'établissement, chez l'enfant, d'une identité indépendante de celle de la mère. C'est la dépendance de l'enfant vis-à-vis de la mère que Lacan propose comme un des facteurs décisifs dans le déclenchement des mécanismes du stade du miroir. (Lacan 1966, 93-94). L'immatunité physique de l'enfant est soulignée avec insistance par Lacan pour qui l'enfant humain est né prématurément. Il nous fait remarquer que cette période de faiblesse dure beaucoup plus longtemps chez l'enfant que chez aucun animal (Boothby, 23). Pour ce dernier, la survie est réglée par les instincts et par les conditions de l'environnement physique. Lacan nous suggère que, chez les humains, elle est réglée par l'organisation nécessairement sociale de la vie.

Pendant la période qui marque le début du stade de miroir, l'enfant est sans défense, non coordonné. Il se trouve dépendant pour tout ce qui concerne la nourriture et la protection contre les éléments. Cette faiblesse physique s'accompagne d'un état psychique marqué d'angoisse, d'inquiétude et de discordance, qui fait que son expérience corporelle est celle d'un *corps morcelé*; situation que Lacan attribue à une « véritable *prématuration spécifique de la naissance* chez l'homme » (Lacan 1966, 96). Voilà le contexte développemental dans lequel Lacan place ce moment formateur du sujet. L'enfant est marqué par un manque fondamental qui est de nature physique mais aussi,

comme nous avons vu lors de notre discussion de la notion de manque, de nature psychique.

L'IDENTIFICATION IMAGINAIRE

Avec le développement de la faculté de la vue, l'enfant commence à reconnaître sa propre image qu'il voit dans le miroir. Après une confusion initiale entre l'image et la réalité, (au début l'enfant essaie de saisir l'image), il remarque ensuite que cette image possède des caractéristiques semblables aux siennes, et enfin il se rend compte que le reflet du miroir est en effet, sa propre image. Il développe une attitude de fascination envers l'image, qui est la manifestation physique du processus psychique de l'identification imaginaire.³ Le moi est formé, selon Lacan, à partir de l'intériorisation de sa propre image. C'est ainsi qu'il définit le processus d'identification: « ...une transformation produite chez le sujet, quand il assume une image... » (Lacan 1966, 94). Boothby propose que l'on pense les processus imaginaires du stade du miroir et la transformation qui en est le résultat en termes d'inclusion et d'exclusion d'énergie psychique.

En termes énergiques, les forces somatiques, chaotiques et inarticulées sont dirigées vers l'image (Boothby, 54). Une fois ainsi investie d'énergie libidinale, l'image devient un objet psychique. Il s'agit de l'imago, la représentation psychique de soi-même. Ce processus de la formation du moi entraîne donc une transformation fondamentale au niveau énergétique. Il s'agit du passage d'une hétérogénéité originale à une cohérence. Cependant, la forme et la cohérence que produit l'identification imaginaire sont fausses. Il s'agit d'une illusion parce que la totalité de l'énergie chaotique

n'est pas dirigée vers l'objet (l'imgo). Il reste toujours une quantité qui ne s'articule pas de cette façon (Boothby, 57) et qui reste une source de conflit pour le moi cohérent (Boothby, 58). Le moi donc, est né au prix de l'exclusion, du refus de l'hétérogénéité énergétique originale. Mais quelles sont les implications d'une telle transformation psychique dans son rapport à l'identité du sujet ? Considérons cette question d'un point de vue subjectif.

Au moment de l'identification, l'enfant est pris avec un manque de coordination physique, ce qui fait qu'il y a discordance entre l'image de cohérence produit par l'identification et l'expérience vécue de son corps morcelé. L'image spéculaire est *et* n'est pas l'image de soi. Cependant l'image de cohérence permet à l'enfant de se voir pour la première fois en totalité et non plus partiellement. Cet acte de perception lui permet d'anticiper la maîtrise de sa motricité (Benvenuto & Kennedy, 54). Cette contradiction dans son rapport vis-à-vis de son image fait que son expérience de soi-même est celui d'un schisme. Cette méconnaissance qui fait partie de l'image de soi installe l'autre dans le cœur de l'identité.

Le moi cohérent est donc une formation fictive et aliénante (Boothby, 36). L'aliénation intrasubjective ainsi produite par la formation du moi est productive d'une fente fondamentale chez le sujet. Mais il ne faut pas oublier la distinction nette entre le moi et le sujet que propose Lacan: « Je crois que j'ai assez souligné le fait que l'inconscient est le sujet inconnu du moi, qui est méconnu par le moi et qui est le centre de notre être. Le centre de notre être ne coïncide pas avec le moi ». (Boothby, 36, 1978, 43; la traduction est la mienne). La vérité du sujet ne se situe pas donc au niveau du moi,

elle se trouve plutôt au niveau de l'inconscient où, comme nous allons voir, elle existe sous une forme linguistiquement codée.

Résumons brièvement notre discussion du stade du miroir, première étape du processus de l'acquisition de la subjectivité. Nous avons dit que le stade du miroir est le moment formateur du moi, résultat d'un processus d'identification avec sa propre image (ou bien l'image d'un autre). L'image est intériorisée et devient objet psychique. La forme de l'objet attire, en sélectionnant et en alignant, une portion de l'énergie corporelle chaotique. Ce processus exclut, cependant, ce qui reste de ce réservoir d'énergie corporelle de caractère hétérogène. Cette dynamique donne lieu à un conflit intrapsychique qui trouve son expression dans l'agressivité narcissique.

L'AGRESSIVITÉ

Lacan propose deux attitudes envers la formation du moi: « L'affairement jubilatoire », résultat de l'anticipation d'une unité inspirée par l'image, et une « connaissance paranoïaque » provenant du sujet barré qui se méconnaît. Ces attitudes sont productrices de deux tendances contradictoires: le narcissique et l'agressif (Grosz 1990a, 40). Lacan fait un lien étroit entre l'agressivité et le narcissisme. Il propose que l'agressivité est enracinée dans le conflit interne entre le sujet et son propre moi: « La notion de l'agressivité répond... au déchirement du sujet contre lui-même ... » (Lacan 1966, 344, cité par Boothby, 39).

C'est ainsi que Lacan explique la tendance humaine à l'agressivité dans sa

manifestation socioculturelle: « Il y a là un rapport spécifique de l'homme à son propre corps qui se manifeste ... dans la généralité d'une série de pratiques sociales, - depuis les rites de tatouage, de l'incision, de la circoncision... » (Lacan 1966, 105).

Le rapport consiste, selon Boothby, à une rébellion contre un soi idéal, contre la forme imaginaire du corps, l'imago sur laquelle le moi est formé. Cette force destructrice vient du désir de retourner à la forme psychique originale du corps, les forces somatiques sans trajectoire prévue, le corps morcelé, qui régnait avant l'instauration du moi.

(Boothby, 39). Comme le propose Lacan:

Il n'est besoin que d'écouter la fabulation et les jeux des enfants... pour savoir qu'arracher la tête et crever le ventre sont des thèmes spontanés de leur imagination... Il faut feuilleter un album reproduisant l'ensemble et les détails de l'œuvre de Jérôme Bosch pour y reconnaître l'atlas de toutes ces images agressives qui tourmentent les hommes » (Lacan 1966, 105).

L'essentiel de la théorie lacanienne de l'agressivité consiste, selon Boothby, en son enracinement dans une poussée vers la désintégration. C'est ainsi qu'il se situe au cœur de l'aporie de la pulsion de mort que Lacan associe avec la fonction symbolique. Le passage au symbolique entraîne la négation de l'Imaginaire par l'introduction de fonctions et de structures différentes de celles qui sont caractéristiques de ce dernier (Boothby, 120). Passons maintenant à la considération du développement des fonctions symboliques.

L'ACCÈS AU SYMBOLIQUE: ŒDIPE ET L'ACQUISITION DU LANGAGE

Jusqu'ici nous avons discuté des moments importants dans la vie psychique de l'enfant, telle la formation du moi, en les soustrayant de façon artificielle du contexte

intersubjectif dans lequel ils se déroulent. Afin de préparer le terrain pour notre discussion sur l'accès au symbolique, il est nécessaire de commencer à réfléchir à ces rapports intersubjectifs, facteur important dans le développement psychique.

L'enfant est situé dans un monde linguistique, habité par des sujets parlants avec lesquels il entretient des rapports. La mère, étant d'habitude la présence la plus importante dans la vie pré-linguistique du petit, joue un rôle important dans le déclenchement des deux processus qui mènent l'enfant à la subjectivité: l'aliénation et la séparation. Ces deux processus, tels que compris dans la théorie lacanienne, sont des opérations qui s'effectuent à des moments donnés. Elles représentent la confrontation entre l'enfant et l'Autre⁴ dans laquelle l'enfant fait le choix de se soumettre à l'Autre; un choix qui lui procure une position dans le langage. L'enfant en devenant un sujet barré, disparaît derrière la barre qui sépare le signifiant du signifié. Autrement dit, l'enfant donne la permission au signifiant de le représenter. La psychose est produite dans les cas où l'enfant sort vainqueur, quand il refuse de se soumettre à l'Autre. Cette possibilité de refus est la raison pour laquelle Lacan voit la soumission de l'enfant comme un choix, malgré l'inégalité des «adversaires» (Fink 1995a, 49).

Le processus d'aliénation s'effectue par l'insertion de l'enfant dans un monde habité par des sujets parlants aussi bien que par la structure aliénante du moi que nous venons de considérer. Selon Fink, l'aliénation est la première étape dans le processus de l'avènement du sujet. L'aliénation marque l'enfant en étant un manque à être. L'enfant essaie de combler ce vide ou manque en faisant coïncider son manque avec celui qu'il perçoit chez sa mère. Il veut que sa mère soit tout pour lui et qu'il soit tout pour sa mère. La séparation consistera en la réalisation de l'impossibilité d'une telle coïncidence.

Le passage au symbolique est, pour Lacan, le moment formateur du sujet. Deux processus producteurs de transformations fondamentales préparent le chemin pour l'accès au symbolique, à savoir le complexe d'Œdipe et l'acquisition du langage. Commençons avec le complexe d'œdipe qui ouvre la voie au symbolique. Pour Lacan, le résultat le plus important de la résolution du complexe d'Œdipe est le complexe de castration. C'est ce dernier qui fonctionne pour régler le désir; c'est aussi une expression d'angoisse.

Le complexe d'Œdipe marque la période d'une sexualité naissante chez l'enfant. La libido génitale qui y est associée se distingue, pour Lacan, de la libido primitive dont l'objet est l'imago. Donc, au cours du complexe d'Œdipe, le moi est sujet aux pulsions qu'il n'arrive pas à maîtriser. Cette situation produit de l'angoisse qui s'exprime sous forme d'un complexe de castration. Pour Freud le complexe de castration a surtout affaire avec une menace parentale implicite ou explicite. Lacan, cependant, attribue l'angoisse associée avec le complexe de castration aux facteurs internes. Elle fonctionne à faire signe que l'intégralité du moi est menacée par une quantité d'énergie libidinale qui lui est complètement étrangère (Boothby, 146).

Le complexe d'Œdipe coïncide avec l'acquisition du langage, en termes lacaniens cela représente une transition de l'imaginaire au symbolique, de l'unification à la complexité et de l'identité à la différence. Cette transition s'accomplit, selon Lacan, au moyen d'un changement dans la manière dont l'enfant fait l'expérience de l'intégralité de son corps. Le phallus est le véhicule de cette transition.⁵

Pour Lacan, le phallus fonctionne surtout à marquer la différence anatomique entre le père et la mère; dans ce sens-ci, le phallus fonctionne comme le symbole du désir. Freud a attribué beaucoup d'importance à l'interdiction, de la part de l'agence parentale,

du désir de l'enfant. Pour Lacan, ce qui est important est la position de l'enfant par rapport au désir de la mère et non pas la disponibilité de la mère vis-à-vis le désir de l'enfant. Pour Lacan, le rôle joué par le pénis en tant qu'entité anatomique est moins important que celui que joue le phallus en tant que symbole ou signifiant du désir. Le phallus représente le désir de la mère, donc l'enfant veut être le phallus afin de pouvoir le satisfaire.

Dans la période pré-oedipienne l'enfant veut être le phallus, mais au cours du complexe d'Œdipe il perd sa position de privilège au centre du désir de la mère. Il commence à se rendre compte que le désir de la mère vise une troisième personne: le père. Cette perte, très réelle pour l'enfant, est source d'angoisse. Cependant, pour Lacan, le lien entre la castration et la perte est enraciné dans la nature du désir humain, en tant que le désir est ce qui est exclu par l'imaginaire. Le désir pour Lacan, a ses origines dans un manque fondamental, ce qu'il appelle le manque à être. Dans cette optique, la castration est la reconnaissance que quelque chose d'une importance primordiale est déjà et pour toujours perdu. Cette reconnaissance force le sujet à faire face à l'irréalisabilité de son désir. Pour Lacan, il ne s'agit pas tout simplement d'une possibilité à craindre, mais d'une véritable tâche à accomplir de façon symbolique (Boothby, 149).

Dans la transition de l'imaginaire au symbolique, le phallus fonctionne à faciliter l'évolution des identifications primaires aux identifications secondaires. A part l'implication de la possibilité du démembrement, la castration concerne aussi le rapport entre l'enfant et le phallus. C'est ce qui permet à l'enfant de passer de son statut d'être le phallus au statut de l'avoir (Boothby, 155). C'est le fait d'avoir ou de ne pas avoir le phallus qui permettrait à l'enfant de participer aux circuits d'échange qui structurent le

symbolique. La notion de castration agit donc, à perturber le fonctionnement des rapports duels de l'imaginaire, ce qui permet à l'enfant d'accéder au symbolique dont le fonctionnement dépend de la présence ou de l'absence d'un élément dans une configuration structurée.

Dans la version lacanienne du complexe d'Œdipe, la castration donne lieu à l'installation du phallus dans l'inconscient. C'est ainsi qu'il devient, en tant que symbole de la dualité présence/absence, l'élément clef du fonctionnement de la chaîne des signifiants (Boothby, 165). C'est à ce point-ci que l'enfant est prêt à passer au deuxième moment nécessaire à sa constitution en tant que sujet, à savoir la séparation. La séparation, selon Bruce Fink, est équivalente au concept lacanien de la métaphore paternelle, le Nom-du-Père. Pour Lacan, le troisième terme qui intervient dans la relation duelle entre l'enfant et la mère fonctionne pour interdire la relation sexuelle entre eux; le non du père freudien, devient dans la théorie de Lacan, un signifiant susceptible de déplacement caractéristique du fonctionnement de la chaîne des signifiants. C'est ainsi que le désir de l'enfant est séparé de la mère. Ce désir prend comme substitut une position dans la chaîne des signifiants qui serait le lieu d'une suite ou d'une métonymie de signifiants (Fink 1995a, 53-58). Ayant discuté des processus qui préparent l'enfant pour le passage au symbolique, il faut passer à une discussion plus détaillée de la théorie lacanienne de la linguistique.

LA THÉORIE LINGUISTIQUE CHEZ LACAN

Une des grandes contributions de Lacan à la pensée psychanalytique est l'élaboration de la structure de l'inconscient. Pour lui, elle est comme celle du langage.

Ayant accès à la théorie structurale de la linguistique telle que développée par Ferdinand de Saussure, Lacan la reprend et la modifie en faisant un lien entre les fonctionnements inconscient et linguistique.

Selon Lacan, le langage comprend des signifiants, des signifiés et une structure. Le signifié, ou le sens, n'a pas de lien direct avec le signifiant, à savoir la lettre ou l'image, qui en est le support matériel. Ce lien est plutôt déterminé par l'arrangement, particulier à une phrase donnée, de signifiants (Grosz 1990b, 93-95). Un exemple souvent employé est celui du dictionnaire où le sens d'un mot est donné en d'autres mots, qui sont à leur tour définis en fonction d'autres et ainsi de suite. Même si nous trouvons un signifiant dont le sens nous est connu, il reste toujours la question du contexte qui oblige l'imposition d'un sens sur un autre, étant donné la polysémie des signifiants. En bref, Lacan veut insister sur l'absence d'un rapport fixe entre signifiant et signifié. Ce que Lacan apporte à la théorie linguistique est l'affirmation du fait que le signifiant et le signifié agissent indépendamment l'un de l'autre. S'il existait, ce qui est pourtant impossible, un signifié qui pourrait fixer le sens d'un signifiant, et en conséquence de tous les autres, il serait exclu puisqu'il relèverait du réel (Lemaire 1977, 86). Cela implique un manque fondamental au cœur du langage tout comme celui qui existe au cœur du sujet humain.

Considérons le lien que fait Lacan entre la paire signifiant/signifié et les deux grands axes du langage pour illustrer le fonctionnement indépendant du signifiant et du signifié. Ici Lacan s'inspire des idées de Roman Jakobson, d'après qui l'acte de parler implique deux opérations: la sélection et la combinaison. La première implique le choix d'un signifiant parmi toutes les possibilités qu'offre le code entier. Le choix implique

aussi la substitution d'un terme pour un autre; il est possible de choisir entre plusieurs possibilités pour exprimer une idée donnée. Ici on a affaire au domaine du lexique. La deuxième opération opère sur les éléments choisis; il s'agit de leur combinaison dans des arrangements d'une variété presque infinie. Ici il est question plutôt de la syntaxe, et de la grammaire.

Les deux axes dont nous avons fait mention un peu plus haut divisent les éléments de la langue en deux plans: l'horizontal et le vertical. La sélection lie des termes en fonction d'un rapport de similarité ou d'opposition; elle se situe sur le plan vertical. La combinaison opère par lien, contexte et liaison; elle fonctionne sur le plan horizontal. Il existe plusieurs façons de penser ces deux axes linguistiques. Anika Lemaire nous fournit un tableau qui rend compte des plus communes (Lemaire 1977, 75):

<i>Sélection</i>	<i>Combinaison</i>
substitutions, associations	contexte
paradigme	syntagme
oppositions	contraste
similarité	contiguïté
métaphore	métonymie
langue	parole

Les lecteurs de Freud ajouteraient aussi la condensation et le déplacement, opérations que Freud propose comme mécanismes de la pensée inconsciente. C'est à partir d'ici que

Lacan reformule la théorie freudienne de l'inconscient pour proposer que la structure du langage se trouve aussi dans le fonctionnement inconscient.

Retournons pour l'instant à la conception lacanienne du signifiant et du signifié.

Comme nous venons de le dire, ils fonctionnent indépendamment l'un de l'autre. Il existe, chez le sujet parlant, deux niveaux de discours: les discours conscient et inconscient.

Considérons maintenant le fonctionnement du signifiant et du signifié à ces deux niveaux. Commençons avec le discours conscient.

Comme l'indique Saussure, les unités de signification ou les phonèmes se distinguent par un rapport de différenciation. L'utilisation du mot «tente» évoque l'image d'un abri provisoire et transportable. Cette évocation ne s'explique pas par des qualités inhérentes du mot «tente» qui, par magie, produit une telle image. Elle atteste plutôt de la capacité de l'interlocuteur de distinguer entre «tente» et «rente», ce qui implique aussi qu'il peut distinguer entre «tente» et «fente» et ainsi de suite. Le signifié généré par un tel signifiant ne se situe pas dans un lieu donné, il est plutôt dispersé sur le code entier. Donc, le mot «tente» n'évoque pas pour nous, de façon directe, le sens qui lui est associé. Une procédure beaucoup plus indirecte s'impose. Enfin, «tente» ne veut pas dire «rente» ni «fente» ni «pente» et ainsi de suite.

En ce qui concerne le discours inconscient Lacan fait appel à la notion de métaphore. Une métaphore se produit lorsque deux signifiants, de sens opposés ou disparates, s'unissent pour créer un sens nouveau et inattendu. Boothby cite l'exemple freudien célèbre de «famillionnaire» pour illustrer l'enjeu du concept lacanien de la métaphore. Il s'agit du récit d'une rencontre de deux hommes dont l'un est très riche:

Et, que Dieu me soit témoin, j'étais assis à côté de Salomon Rothschild et il m'a traité d'égal, de façon tout à fait famillonnaire.

Ici la juxtaposition des mots «familier» et «millionnaire» produit une dissonance qui donne lieu à la production d'un sens inattendu qui évoque l'attitude d'un millionnaire envers un tel dont le statut économique est à un niveau bien inférieur. Le mot «famillonnaire» sert à condenser le contenu implicite: Il m'a traité familièrement, c'est-à-dire, autant qu'un millionnaire pourrait le faire. L'interprétation lacanienne de l'effet humoristique de la métaphore en question souligne le fait que l'utilisation de «famillonnaire» agit contre nos attentes. Nous ne nous attendons pas à ce qu'un millionnaire nous traite de façon familière. Lacan attribue les attentes que l'on porte à une situation donnée à une fonction de l'ordre Imaginaire. Lorsque les attentes imaginaires sont contrevenues, quelque chose est libérée: le rire.

Quant à la production d'un sens nouveau, Lacan et Freud l'expliquent en termes de non-sens ou de peu-de-sens. Le sens produit par une métaphore est, normalement, nié par la logique et jette de la lumière sur une vérité qui, d'habitude, ne se voit pas. Pour Lacan ce nouveau sens est le produit d'un conflit entre le sens habituel sur lequel agit un sens inattendu. Cette conception du processus métaphorique trouve son équivalent dans l'optique lacanienne de la nature du signifiant linguistique. Comme nous avons déjà vu, le sens associé à un signifiant donné est, en effet, le produit des rapports entre tous les signifiants du réseau linguistique. La juxtaposition métaphorique de certains signifiants effectue une sorte de reconfiguration des rapports à l'intérieur du réseau. Ceci produit des signifiés qui, auparavant, n'étaient que des potentialités (Boothby, 159-161).

Nous avons vu que la théorie lacanienne de la linguistique propose qu'il existe un manque fondamental au cœur du langage tout comme celui qui existe au cœur du désir. Les concepts du besoin, de la demande et du désir, nous permettront de discuter de la coïncidence des deux dans le développement linguistique de l'enfant.

LE BESOIN, LA DEMANDE ET LE DÉSIR

En traçant la dialectique qui existe entre les trois, nous allons suivre la constitution du sujet dans le discours, processus qui le sépare en deux: sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation.⁶

Le besoin relève de l'instinct et concerne les choses nécessaires à la survie de l'enfant. Au tout début de sa vie, des biens tels que la nourriture ne lui manquent pas. Ils lui sont donnés par la mère qui est, dans un sens, omniprésente. Elle répond aux cris de l'enfant avec une multiplicité d'objets destinés à satisfaire ses besoins. Ayant rapport avec l'instinct et étant situé hors le langage, le besoin se situe au niveau du réel. Plus tard dans le développement de l'enfant l'absence de la mère commence à le troubler. Prenons l'exemple freudien du fort-da. Le jeu qui consiste en le lancement et en la récupération de la bobine, acte accompagné par la vocalisation de fort ! suivi de da ! , constitue l'articulation d'une opposition binaire primitive (Grosz 1990b, 60). Pour Grosz, ainsi que pour bien d'autres, cette articulation représente la substitution de l'absence et de la présence de la mère, par la bobine. C'est ainsi que la mère, objet impossible à contrôler, est remplacée par un objet qui est facilement maîtrisable.⁷

Le besoin qui appartenait strictement au vécu, commence à être médiatisé par les signifiants. L'enfant commence à formuler de simples demandes en se servant des

constructions telles que « je veux... x » ou « donnez moi... y ». Il y a deux éléments importants à considérer en ce qui concerne la demande. D'une part, étant articulée dans un langage qui vient des autres, la demande a toujours affaire avec l'Autre. D'autre part, la demande désigne ce qui est demandé, elle vise un objet particulier. La demande, donc, vise à la fois la personne à qui elle est adressée ainsi que l'objet en question. Grosz situe la demande sur le plan imaginaire. Elle attribue l'importance de l'autre à qui elle est adressée à une demande d'amour, c'est-à-dire la présence de la mère. Dans la terminologie de l'imaginaire, l'enfant s'adresse à la mère, l'autre imaginaire du stade du miroir. L'enfant demande une série d'objets interminable, l'obtention de l'un est remplacée par la demande d'un autre. « L'enfant, enfin, demande tout, une plénitude impossible; il veut être rempli par l'autre, être l'autre; ce qui explique l'insuffisance d'un objet donné » (Grosz 1990b, 62; la traduction est la mienne).

Le besoin du réel est réglé par le langage dans sa transcription en demande. Une série métonymique d'objets devient ainsi des signifiants du désir de l'Autre. Malgré le fait d'être articulé au niveau conscient, la demande existe dans une région obscure où «... le sujet n'est ni animal (le besoin instinctuel est aliéné par son articulation) ni entièrement humain (il n'est pas réglé par, ni mise en position dans, un ordre social signifiant). » (Grosz 1990b, 63; la traduction est la mienne).

Pour Lacan le désir est un manque, et dans le contexte de la discussion actuelle, le désir est un écart entre le besoin et la demande. Le désir comprend des éléments de ces deux derniers en rétablissant la spécificité de l'objet et la satisfaction d'un besoin tout en gardant l'orientation vers l'autre. Mais, contrairement à la demande, le désir ne s'articule

pas de façon consciente, il est « barré », situé en deçà de l'articulation. Le désir donc, ne pouvant pas « parler » de façon directe, est pris en charge par la demande.

Selon Grosz, le désir est un effet du langage et de l'inconscient. Nous avons dit que l'objet de la demande doit satisfaire à deux exigences. Celle qui est articulée, c'est-à-dire l'objet spécifié par la demande verbale, et celle qui est impossible à articuler, la demande d'une « plénitude impossible ». Cette dernière prend la forme d'un résidu, l'objet du refoulement primaire constitutif de l'inconscient.

L'OBJET A

Nous venons de proposer que le désir est un effet de l'inconscient et du langage. Le concept d'*objet a* nous permettra de voir, de façon plus claire, les mécanismes producteurs de cet effet. Boothby décrit la transition au symbolique comme une déconstruction de l'objet imaginaire qui est effectuée par l'introduction d'une hétérogénéité. Lacan insiste sur l'étymologie de la racine « hétéros », mot grec dont le sens est inspiré et dont l'équivalent latin veut dire résidu. Lacan propose que ce résidu est ce qui reste, après le passage au symbolique, de l'orientation imaginaire vers l'objet. Ce résidu est comparé à un objet fantôme qui hante la chaîne de signifiants. Ce quasi-objet est ce que Lacan appelle l'*objet a*.

Une discussion de la notion de l'*objet a* pose certaines difficultés, en tant qu'il s'agit d'un concept qui se place dans de nombreux cadres à l'intérieur de la théorie lacanienne. L'objet a peut être associé à l'objet perdu, la cause du désir, la jouissance ainsi que le réel. D'ailleurs, chacune des trois périodes du développement de la pensée

lacanienne est marquée par un changement d'emphase vis-à-vis du phénomène auquel l'objet *a* renvoie, ce qui complique davantage la question.⁸

Une sorte de non objet, en vertu du fait qu'il manque la spécificité de l'objet imaginaire, l'objet *a* est étroitement lié à la fonction symbolique du phallus. L'objet *a* représente la quête de l'objet original, à savoir le complément anatomique perdu à la naissance, par rapport auquel toute recherche de satisfaction est une tentative de le retrouver. C'est cette logique d'une quête impossible qui est au cœur du désir. Contrairement à l'objet imaginaire qui, réglé par une logique d'identité, cherche la répétition, l'objet *a* permet la circulation d'un nombre illimité d'objets. C'est cela qui tire le désir le long de la chaîne des signifiants dans sa quête de satisfaction. Mais la satisfaction est toujours différée au prochain objet. Comme souligne Jaanus, il est important de ne pas confondre l'objet *a* avec un objet concret qui existe dans la réalité. Pour Jaanus, les objets *a* ne sont que des objets psychiques de la pulsion et ils sont seulement la cause psychique du désir.⁹

L'objet *a*, l'objet fondamentalement perdu, cherche toujours à faire retour, ce qui a des implications importantes quant à l'inconscient: « ... la fonction du retour, *Wiederkehr*, est essentielle. Ce n'est pas seulement le *Wiederkehr* (le retour) au sens de ce qui a été refoulé; la constitution même du champ de l'inconscient s'assure du *Wiederkehr* » (Lacan 1973, 48). La répétition, en tant que retour du réel comme force constitutive de l'inconscient, soulève la question de la fonction du réel par rapport à la structure linguistique de l'inconscient. Lacan le spécifie ainsi: « La fonction du *tuché*, du réel comme rencontre... s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous forme [de] traumatisme... le réel [est] présentée sous la forme de ce qu'il y a en lui

d'inassimilable... au sein même des processus primaires, nous voyons conservée l'insistance du trauma... » (Lacan 1973, 54-55).

Le réel n'est présent dans l'inconscient que sous forme absente, il y existe comme un espace vide. L'espace est vide parce que le réel est ce qui est impossible à assimiler dans l'inconscient qui est, selon Lacan, structuré comme un langage.

Lacan emprunte deux termes aristotéliens pour discuter de cette question: *automaton* désigne la chaîne des signifiants et son déroulement automatique dans l'inconscient; *tuché* dans l'usage aristotélicien fait référence à la recherche d'une cause - Lacan l'adapte pour parler de la «rencontre avec le Réel ». La dynamique entre les deux consiste en l'interruption de la première par la deuxième. Voilà pourquoi Lacan insiste que la *res cogitans* ne rencontre pas le réel. Étant ce qui est exclu, de façon radicale, il n'est pas présent sous forme d'un contenu ou d'un signifiant mais plutôt sous forme d'absence, une absence qui insiste. Le concept de *tuché*, sert donc à représenter le but de l'analyse: la rencontre avec le Réel. Nous venons de voir que cette rencontre ne se situe pas au niveau du langage puisque le Réel vient interrompre le fonctionnement linguistique de l'inconscient. « *Wiederholen* (la répétition) a rapport avec *Erinnerung* (la mémoire). Le sujet chez soi, la remémorialisation de la biographie, tout ça ne marche que jusqu'à une certaine limite qui s'appelle le réel... Le réel est ici ce qui revient à la même place - ... cette place ou le sujet en tant qu'il cogite, ou la *res cogitans* ne le rencontre pas » (Lacan 1973, 49). Le réel existe, donc, sous forme d'un vide qui vient interrompre ce qui serait, autrement, le fonctionnement normal de la chaîne des signifiants de l'inconscient. L'effet de cette interruption est la production des non-sens au lieu des

énoncés pourvus de sens. Le réel est donc révélé plutôt par un non-sens, une articulation d'oracle. Le discours du sujet n'est pas une question de sens mais plutôt de vérité.

Le désir ne retrouve jamais la satisfaction primordiale dont il fait la poursuite; à la place de la satisfaction, il trouve la jouissance (Boothby, 165-166). Dans le cadre de la circulation du désir à l'intérieur de la fonction symbolique, Lacan parle d'un jousis-sens. Jouis-sens renvoie au phénomène de la production des non-sens ou peu-de-sens dont il a été question lors de notre discussion de la théorie linguistique chez Lacan (p. 37). Grâce à la structure linguistique de l'inconscient, le désir refoulé réussit à franchir les limites du principe de plaisir en se servant des mécanismes de la métaphore et de la métonymie pour «exprimer» sa vérité. Les particularités du discours du sujet, donc, tiennent les clefs de sa vérité inconsciente constituée par un tissu complexe de rapports entre signifiants. L'analyse cherche à aider le sujet à effiler ce tissu jusqu'à ce qu'il se heurte contre le vide au cœur de son être.

Nous avons vu que la psychanalyse lacanienne souligne l'importance de certains faits ayant rapport à la corporalité dans les premiers développements psychiques du sujet. À la naissance, la perte de son complément anatomique crée un vide, l'essence de son être. Au cours de sa vie, il va chercher en vain à combler cette perte. Au moment de l'identification primaire qui a lieu au cours du stade du miroir, Lacan insiste sur une incomplétude de nature physique manifestée par un manque de coordination physique.

Avec l'acquisition du langage par lequel l'enfant accède au symbolique, cette dette envers la corporalité est recouverte par les structures linguistiques. Le sujet de l'énoncé couvre le vide de paroles. Ce tissu de paroles est, pour Lacan, la seule voie qui peut révéler la vérité du sujet.

Julia Kristeva, contrairement à Lacan et à la suite de Mélanie Klein, propose que les expériences physiques de la période pré-verbale continuent de jouer un rôle important dans la vie psychique même après l'acquisition du langage. La théorie kristevienne de la psychanalyse donne une importance primordiale à la dette corporelle qu'elle affirme être recouverte de façon incomplète par la fonction symbolique. Passons maintenant à une élaboration de sa conception de la subjectivité.

Notes

¹ Ce qui suit est un exposé des plus sommaires de quelques notions-clés de la psychanalyse lacanienne. L'inconvenant d'un tel sommaire est l'impossibilité de témoigner de la complexité et de la richesse d'une pensée en évolution au cours d'une quarantaine d'années. Il est néanmoins nécessaire de tenter d'introduire quelques idées importantes dans le développement de notre discussion.

² L'imaginaire comprend le champ des fantasmes et des images. Il se développe au cours du stade du miroir et reste en vigueur dans la vie adulte du sujet dans ses rapports avec les autres. Les rapports narcissiques entre adultes sont compris comme une continuation de la situation infantile. Cet ordre inclut aussi les structures pré-verbales, y compris les fantasmes « primitifs ».

L'ordre symbolique concerne tout ce qui est de l'ordre des symboles et des systèmes de symboles y compris le symbolisme social et culturel. Puisque le langage est la voie par laquelle le sujet se représente ses désirs, c'est l'ordre symbolique qui fonctionne à représenter, voire à constituer le sujet (Benvenuto & Kennedy 1986, 80-82).

Le réel est souvent décrit en termes de ce qu'il n'est pas. C'est ce qui ne figure pas au niveau imaginaire, et qui est impossible à représenter sur le plan symbolique. Le réel est une force entièrement indifférenciée qui résiste à la symbolisation. Mais, il ne s'agit pas d'une force externe; nous pouvons la considérer comme étant l'inconscient du corps (Boothby 1991, 19).

Ce petit résumé des caractéristiques des trois ordres, ne sert que d'introduction simplifiée. Pour une discussion plus détaillée voir: Jacques Lacan, « le Séminaire sur la lettre volée », dans *Écrits*, (Paris: Seuil, 1966, p. 11-61).

³ Nous avons déjà mentionné que l'imaginaire couvre les activités ayant rapport aux images. Richard Boothby dans son *Death and Desire*, offre un compte rendu énergique des mécanismes d'identification imaginaire. Cette conception énergétique de l'imaginaire nous fournira une façon de penser le lien entre cet ordre et le réel.

⁴ Lorsqu'il est écrit en majuscule, l'Autre indique les autres en tant que siège du symbolique. La fonction symbolique étant une fonction caractérisée par la médiation, le sujet n'y accède que par des rapports intersubjectifs.

⁵ N'ayant pas de support osseux, le pénis est d'abord vulnérable et, en outre, il se projette au-delà de la surface du corps; ce qui pose la possibilité d'une perte et donc de la fragmentation du corps. D'ailleurs, le pénis en vertu de l'alternance entre l'érection et la flaccidité, représente la dualité présence/absence caractéristique de la structure du signifiant linguistique. C'est surtout en termes de sa fonction symbolique comme phallus que le pénis figure dans la notion lacanienne de la castration (Boothby, 148).

⁶ Dans la théorie lacanienne ces deux sujets énonciatifs correspondent respectivement au sujet de l'inconscient et au sujet conscient.

⁷ Au cours de l'évolution de sa théorie, Lacan précise que le fort ! da ! est un phénomène important pour la constitution du sujet et non pas pour maîtriser la présence de la mère.

⁸ Pour une discussion détaillée du concept de l'*objet a* et des problèmes qu'il soulève, voir: Ellie Ragland « An Overview of the Real with Examples from Seminar I », dans *Reading Seminars I and II: Lacan's Return to Freud*, (Albany: State University of New York Press, 1996), pp. 192-211.

⁹ Marie Jaanus, « The Démontage of the Drive », dans *Reading Seminar XI: Lacan's Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis*, (Albany: State University of New York; 1995), p. 125.

KRISTEVA ET L'ABJECT

INTRODUCTION

La conception kristevienne de la subjectivité s'inspire, tout comme celle de Lacan, de la linguistique et de la psychanalyse, mais certains aspects constituent une critique fondamentale du projet lacanien des trois ordres. L'abject renvoie à tout ce qui résiste à la notion d'ordre ou de système. Pour Kristeva, certains phénomènes pathologiques et créateurs, importants pour la conceptualisation du fonctionnement linguistique, ne rentrent pas dans la théorie lacanienne. Le concept de l'abject jette une certaine lumière sur tout ce qui existe en dehors de ces trois ordres.

Nous avons vu que, pour Lacan, le sujet est constitué dans et par l'acquisition du langage. Sa théorie de la subjectivité souligne l'importance de l'ordre symbolique et propose l'algorithme S/x comme structure élémentaire du langage et des processus inconscients. Le réel est constitué par ce qui résiste à la symbolisation et par ce qui se situe, donc, hors le langage et hors du Symbolique. La notion kristevienne de l'abject pose un défi à cette dichotomie.

Barzilai définit l'abjection comme l'absence ou l'effondrement des limites qui structurent le sujet. L'absence de telles limites constitue l'état normal de l'enfant avant le stade du miroir, tandis que leur effondrement est caractéristique des cas dits « limites » (borderline), c'est-à-dire ceux dont les problèmes se situent entre la névrose et la psychose.¹

En tant que psychanalyste, Kristeva remarque la présence d'un symptôme caractéristique de cette condition, à savoir un discours chaotique qui semble indiquer la

désintégration de la fonction langagière. Ce discours se situe aux limites de l'ordre symbolique et constitue un refus des articulations logiques, réglementées ou organisées. Cependant, il ne s'agit pas ici d'un refus agressif de la Loi symbolique; il est plutôt question de symptôme qui indique une façon d'effectuer indirectement une transgression de la Loi.

En plus de cette question de catégorisation, l'abject pose une question topologique. L'abject est la limite du langage où le signe linguistique est menacé et où surgit quelque chose sans contraintes. Il s'agit d'une frontière et non pas d'un au-delà du langage. C'est quelque chose qui ne se situe ni à l'intérieur ni à l'extérieur du langage. Kristeva insiste qu'ici la dissolution du signe linguistique n'est que «relative», puisque «a semblance of socialization» est maintenue.²

Pour Kristeva, ce discours des limites est une manifestation de l'abjection. Dans son *Pouvoirs de l'horreur*, Kristeva associe l'abject à la notion de limite. L'abject est ce qui «... perturbe une identité, un système, un ordre. (C'est) ce qui ne respecte pas les limites, les places, les règles. L'entre-deux, l'ambigu, le mixte» (Kristeva 1980, 12). «Frontière sans doute, l'abjection est surtout ambiguïté» (Kristeva 1980, 17).

En tant que critique fondamentale du projet lacanien, il est important de souligner que pour Kristeva ce discours des limites, manifestation de l'abjection, n'est pas une simple aberration, une pathologie ou une déviation par rapport à un état normal; il s'agit plutôt d'un aspect fondamental de la condition humaine (Barzilai 296). Selon Kristeva, l'hétérogénéité du sens et les énonciations situées hors des circuits de la signification, sont indicatives non seulement de la fente entre le conscient et l'inconscient chez le sujet

parlant, elles sont aussi symptomatiques du fait que tout sujet parlant est fendu en une hétérogénéité irréconciliable (Kristeva 1983, 35-36).

Les discours dits limites ne se limitent pas aux bavardages pathologiques; la créativité esthétique - littérature, musique, peinture etc... et les formes d'expression qui tentent d'échapper aux limites du signifiable constituent aussi des discours limites. De façon plus spécifique, Kristeva place le langage poétique aux bords de la psychose, la littérature en générale étant située, selon elle, sur la frontière où l'identité est floue, hétérogène - abjecte (Barzilai 296).

Pour Kristeva, le projet lacanien et son insistance sur le symbolique, ne convient pas quant à l'analyse des textes littéraires situés au-delà de la signification et du sens. La conception lacanienne ne tient pas compte du rythme, de la musicalité et d'autres aspects du texte littéraire qui pourraient inscrire des résidus pulsionnels - siège de l'abject - qui n'ont pas été symbolisés.

La notion de l'abject est élaborée dans le cadre des théories kristeviennes de la signification et de la subjectivité humaine et s'inspire de l'anthropologie structurale et de la psychanalyse. Notion qui s'applique à tout système social, l'abject affirme à la fois la nécessité et l'impossibilité de l'exclusion d'un élément donné afin d'établir et de maintenir la stabilité d'un système donné. L'élément exclu n'est jamais exclu de façon décisive. Il reste aux limites du système et le menace, en permanence, de revenir et de franchir des frontières censées impénétrables du système. Il est important de faire la distinction entre cet aspect de l'abject et le phénomène du retour du réel chez Lacan.

Ce que Lacan appelle le réel, ce qui résiste à la symbolisation, se situe hors le symbolique et ne peut pas faire partie du fonctionnement linguistique.³ Selon Kristeva, le

symbolique ne se limite pas au fonctionnement symbolique. Son fonctionnement dépend plutôt d'une dialectique entre deux modalités de signification, à savoir le symbolique et le sémiotique.⁴ L'abject est enraciné dans ce que Kristeva affirme être la tentative, de la part de l'ordre symbolique, d'exclure ou de refouler le sémiotique. Etant impossible à exclure, le sémiotique reste aux limites du langage, d'où se déroule sa participation dans le fonctionnement linguistique.

L'abject est fondé sur la logique de l'interdit et sur la contribution faite par certains anthropologues, qui ont établi un lien entre la saleté et la notion du sacré dans des sociétés dites primitives. Kristeva attribue à Georges Bataille le lien entre l'abject et «*la faiblesse de cet interdit* qui par ailleurs constitue nécessairement chaque ordre social » (Kristeva 1980, 79). Le symbolique en tant qu'ordre social est aussi, selon Kristeva, fondé sur cette logique d'une exclusion impossible.

L'impossibilité de l'exclusion de l'abject est attribuable à son statut non binaire. Etant une fonction de la période pré-verbale, l'abject précède la distinction entre objet et sujet, raison pour laquelle cet élément exclu ne s'intègre pas dans le système de signifiants. Il s'agit plutôt d'une hétérogénéité. Pour Kristeva, la notion de l'abject constitue un compromis entre ce qu'elle appelle la tyrannie de la Loi du symbolique, et la psychose et la destruction de l'ordre social qu'entraîne le refus de la Loi. Ce compromis consiste en la récupération de l'hétérogénéité qui opère à l'intérieur du fonctionnement symbolique; c'est ainsi qu'elle introduit la différence à l'intérieur de l'identité. Pour elle, c'est la dynamique entre le sémiotique et le symbolique qui explique comment les changements sont possibles à l'intérieur de l'ordre symbolique. Kristeva soutient sa théorie de la dialectique entre symbolique et sémiotique en proposant que le fait corporel opère à

l'intérieur du fonctionnement de la signifiante et que la logique du fonctionnement linguistique figure d'abord dans le fonctionnement corporel. Passons maintenant à une discussion plus détaillée du fonctionnement de la sémiotique.

LE SÉMIOTIQUE

Pour Kristeva la dialectique entre les modalités sémiotique et symbolique qui définit l'ordre symbolique, est productive de ce qu'elle appelle *procès de la signifiante*; terme qu'elle oppose à la signification qui est fixe, univoque. Le sémiotique⁵ se situe au cœur de la conception kristevienne du langage, conception qui fait une distinction entre le système du langage et d'autres systèmes signifiants:

« Il nous paraît nécessaire... de distinguer le système du langage des autres systèmes signifiants, et de ne considérer le signe linguistique... que comme une étape du *procès de la signifiante*, qualitativement différente d'autres, et dépendante ou produite par la position du sujet » (Kristeva 1974, 39).

Le sémiotique est une modalité corporelle de la signifiante qui précède et préfigure le sujet et le fonctionnement symbolique et qui comprend tout aspect matériel ou corporel de la signifiante: « Frayages, transports d'énergie, découpage du continuum corporel, social, aussi bien que de celui du matériau signifiant... » (Kristeva 1974, 40). Le sémiotique consiste en les pulsions corporelles et en les échanges érotiques entre l'enfant et la mère qui proviennent des poussées orales et anales qui sont organisées par un système de réponses actives et passives aux stimulus tactiles et auditifs.⁶ Pour Kristeva le sémiotique se manifeste par une sorte de signalisation, un moyen de communication corporelle qui consiste en les rythmes et les sons de la fusion corporelle entre la mère et l'enfant. La théorie kristevienne propose que les sons qu'émet l'enfant de la période

pré-verbale ont une signifiante, même s'ils n'ont pas de sens symbolique. Par exemple, une mère sait, au ton des cris de son bébé, si l'enfant vise la communication d'un besoin urgent - la douleur, la faim - ou si les cris expriment de l'ennui ou de la colère.

Pour Kristeva, le sémiotique témoigne du fonctionnement du fait corporel à l'intérieur de la signifiante. Contrairement à Lacan, elle insiste sur le fait que la logique de l'identité et de la différenciation nécessaire pour l'acquisition du langage existe déjà dans la disposition sémiotique des opérations corporelles de l'enfant dans la période pré-verbale, bien avant le stade du miroir, c'est-à-dire entre 6 et 18 mois.

LA CHORA

La communication pré-verbale entre mère et enfant provient d'un lieu spécifique. La chora est le siège des pulsions et le site de l'articulation de certaines opérations corporelles, source du sémiotique. Anna Smith le décrit comme un lieu où des éclairs aveuglants d'énergie ponctuent la noirceur d'une illumination obscure et brusque (Smith 92). La chora est un lieu géométrique, l'espace des excitations pulsionnelles et de leurs stases éphémères situées hors du symbolique; voilà pourquoi la chora est difficile à définir. Nous pouvons, toutefois, constater que la chora est à la fois mouvementée, grâce à son activité pulsionnelle, et réglementée par le rapport entre le corps de l'enfant et la mère. La chora est pour Kristeva le corps comme jouissance; il est connotatif du corps maternel (Lechte, 128-129).

Le rapport entre la mère et l'enfant dans la période pré-symbolique est à la base d'un concept qui reprend une des notions clef de la pensée lacanienne quant au passage au symbolique. La fonction paternelle dans la théorie de Lacan est ce qui permet à l'enfant

d'accéder au symbolique. En bref, la fonction paternelle concerne l'intervention du Nom-du-Père dans le rapport imaginaire entre la mère et l'enfant. Kristeva reprend cette idée en proposant la fonction maternelle qui opère dans la période pré-verbale.

Dans le rapport imaginaire, la mère est le site d'une plénitude; la métaphore paternelle fonctionne de façon à remplacer le statut phallique de la mère avec le phallus, «signifiant maître ». La fonction symbolique intervient et met fin au rapport imaginaire mère/enfant. Le désir de la mère, interdit par la Loi, prend la position du signifié, celle qui se situe en dessous de la barre représentative de la séparation infranchissable entre signifiant et signifié. L'enfant se situe, grâce au signifiant médiateur «je », au-dessus de la barre. L'accès au symbolique entraîne ainsi la perte du désir de la mère et le bénéfice d'un moyen, à savoir le fonctionnement symbolique, de déplacer ce désir vers d'autres objets dans les circuits d'échange du symbolique.

La position de Kristeva diffère de celle de Lacan en ce qui concerne la situation préœdipienne. Nous avons déjà dit que la chora est une articulation pulsionnelle réglementée. Dans la période pré-verbale, les activités pulsionnelles sont réglées par la mère, ce qui constitue pour Kristeva une fonction maternelle qui préfigure la fonction paternelle de la situation œdipienne. Kristeva définit ainsi la chora:

« Des quantités discrètes d'énergies parcourent le corps de ce qui sera plus tard un sujet, et, dans la voie de son devenir, elles se disposent selon les contraintes imposées à ce corps - toujours déjà sémiotisant - par la structure familiale et sociale » (Kristeva 1980, 22).

La chora, en tant qu'elle se développe dans le cadre du rapport avec la mère, nous mène à la question du passage au symbolique. Nous avons vu chez Lacan comment la fin

du rapport imaginaire avec la mère est nécessaire afin d'accéder au symbolique et à la subjectivité. Passons maintenant à une discussion de la théorie kristevienne de la subjectivité en ce qui concerne son rapport avec le corps maternel.

LE SÉMIOTIQUE ET L'ACQUISITION DU LANGAGE

La théorie de l'acquisition du langage et de la subjectivité que propose Kristeva, postule une logique de la signification qui fonctionne comme nous avons déjà dit, au niveau corporel bien avant le stade du miroir. Dans le but de démontrer que le sémiotique préfigure l'acquisition du langage, Kristeva a fait des recherches sur l'acquisition du langage chez les enfants. Elle a trouvé que les enfants apprennent la musicalité et l'intonation des phrases, bien avant la syntaxe. Elle propose même que ce sont bien les qualités musicales des phrases qui permettent à l'enfant d'apprendre la syntaxe. Par exemple, la fin d'une phrase est souvent indiquée par la voix qui descend. L'enfant qui apprend à parler imite l'intonation avant d'apprendre les règles de la syntaxe (Oliver 35).

Le sémiotique a rapport aux aspects de la signification qui ne sont pas liés à la production du sens. Il s'agit plutôt du non-sens, de la décharge des forces pulsionnelles. Le sémiotique a affaire avec l'excès, la jouissance; c'est une sorte de violence, une éruption comme le rire imprévisible d'un bébé. Le rire des enfants est d'une importance particulière pour Kristeva. Elle propose que le premier rire est la coalescence des perceptions archaïques. Les bruits produits par l'enfant constituent une réaction aux spasmes musculaires, comme ceux de son expérience intra-utérine dont son corps retient le souvenir, et se transforment en rires. Initialement, le rire est sans objet, mais

éventuellement le rire est dirigé vers la mère. Pour Kristeva, ce phénomène constitue la première sublimation.

Donc, pour Kristeva, le corps ou plus précisément les pulsions, produit une sorte de « langage » et ce « langage corporel » (qui est en fait un langage « psychosomatique ») s'insère dans le fonctionnement du symbolique. Le sémiotique est donc une étape du procès du sujet «... occultée par l'arrivée de la signification, c'est-à-dire du symbolique » (Kristeva 1974, 40). Kristeva postule que le sémiotique domine jusqu'à un certain point dans le développement de l'enfant. A un moment donné le fonctionnement sémiotique produit une coupure, que Kristeva appelle le moment thétique, qui positionne le sujet dans le symbolique. Après le passage au symbolique le sémiotique continue à fonctionner, mais il ne domine plus. Dans l'ordre symbolique, c'est justement la modalité symbolique qui est dominante. D'ailleurs, Kristeva propose que la logique du langage opère au niveau du fonctionnement corporel. Cette logique est manifeste dans la négativité, opération corporelle qui produit le moment thétique, étape qui rend possible le passage au symbolique.

LE THÉTIQUE

Pour Kristeva, les moments importants dans l'accès au symbolique sont, en gros, pareils à ceux que propose Lacan: le stade du miroir et la castration. Cependant, Kristeva reprend et modifie la position lacanienne en proposant deux moments thétiques, moments de transition entre les fonctionnements sémiotique et symbolique. Kristeva décrit ainsi le rapport entre les deux modalités et le thétique: « Le terme Symbolique nous paraît désigner de manière adéquate cette unification toujours scindée, produite par une rupture,

et impossible sans elle... » (Kristeva 1974, 46). L'articulation des forces pulsionnelles produit cette rupture théorique nécessaire à tout fonctionnement symbolique ou social, c'est ce qui permettra à l'enfant de faire des distinctions du type sujet/objet ou signifiant/signifié. A la longue, c'est ce qui rend l'enfant capable de se voir comme objet dans l'image du miroir.

Le moment théorique que propose Kristeva, s'associe avec la dynamique entourant le stade du miroir. C'est le moment qui marque la fin du rapport imaginaire de fusion avec la mère. Cette situation de fusion se rompt selon Kristeva quand :

« ...la voix (est) portée du corps agité (de la chora sémiotique) à l'imgo en face ou à l'objet qui, simultanément, se détachent de la continuité environnante - les premiers énoncés holophrastiques étant d'ailleurs contemporains de ce qui est considéré comme la limite du stade du miroir » (Kristeva 1974, 44).

Pour Kristeva, la chora est ce qui donne à l'enfant la capacité de reconnaître des objets distincts et définis. C'est le stade précurseur du fonctionnement linguistique qui, comme nous dit Saussure, nécessite la différenciation entre les unités distinctes que comprend le langage. D'ailleurs, Kristeva affirme que le stade du miroir de Lacan nécessite que l'enfant fonctionne déjà sur le plan symbolique. Elle affirme que la conception lacanienne du stade de miroir présuppose la capacité de voir l'écart entre lui-même et l'autre, ce qui implique que le stade du miroir est un processus déjà symbolique (Oliver, 43). La coupure théorique doit avoir lieu, donc, avant le stade du miroir afin de préparer l'enfant pour l'entrée dans le symbolique.

Kristeva, en présentant ce scénario «symbolique imaginaire», (Grosz 1989, 158) souligne l'importance de la voix dans le registre Imaginaire, ce qui différencie sa position de celle de Lacan qui, par contre, insiste sur l'importance du registre visuel dans les

rapports imaginaires. En mettant l'accent sur le sens de l'ouïe, Kristeva place l'aptitude linguistique dans une période de développement précoce. Passons maintenant à la considération du mécanisme producteur de la rupture théorique.

LA NÉGATIVITÉ

La rupture théorique est produite par un mécanisme qui opère d'abord sur le plan corporel. La négativité, qui n'a pas de rapport avec la négation, une forme de jugement et donc une opération symbolique, est plutôt une opération dans laquelle s'effectue la «séparation de la matière». Afin d'éviter une confusion entre les deux termes semblables, Kristeva substitue le terme de rejet pour «spécifier ce mouvement des contradictions matérielles qui engendrent la fonction sémiotique» (Kristeva 1974, 109). Le rejet fonctionne d'abord sur le plan matériel, c'est ce qui sert de modèle pour le fonctionnement symbolique, dans lequel il s'incorpore après le passage au symbolique. Au niveau de l'ordre symbolique la séparation continue, mais ce qui est rejeté c'est l'activité pulsionnelle (Oliver, 42-43). Le rejet est un processus d'accumulation et de décharge. Les pulsions s'accumulent jusqu'au point d'une stase, suivie de la décharge. Une série d'oscillations entre rejets et stases se répète et à la longue un seuil est atteint, le seuil constitue la coupure théorique. C'est à partir de ce moment théorique que l'enfant est pourvu de la capacité de différencier entre sujet et objet; il est donc prêt à participer dans le processus d'identification du stade du miroir.

Sur un plan plus concret, Kristeva affirme que les opérations concrètes, marquées par la gesturalité pré-verbale, sont des manifestations de ce processus de rejet. Comme exemple, Kristeva présente le «fort ! da !» de Freud, jeu dans lequel elle voit «la pulsion

du rejet... qui indique une opération biologique de base - celle de la scission, de la séparation, de la division... » (Kristeva 1974, 113). Pour Lacan le fort ! da ! marque le début de la symbolisation, remplaçant la mère absente par un symbole, tandis que Kristeva souligne l'importance des actes physiques de l'enfant qui jette et récupère la bobine. Elle considère que ces actes sont aussi importants pour l'avènement de la symbolisation que ne l'est l'opposition phonématique fort ! da ! (Oliver, 44).

La séparation ou la scission qu'opère la pulsion du rejet connaît des manifestations moins déclarées que l'exemple cité ci-dessus. La négativité est fondée sur l'excès corporel, dont l'analité est l'exemple que privilègue Kristeva:

« Nous voudrions souligner l'importance de ce rejet anal... Le procès du sujet étant le procès de son langage et/ou de la fonction symbolique elle-même, suppose - dans l'économie du corps qui en est le support - une réactivation de cette analité » (Kristeva 1974, 136).

En faisant appel à la pulsion anale qu'avait proposée Freud, Kristeva souligne le plaisir lié à l'expulsion de la matière en excès. Afin d'illustrer le rapport qu'elle voit entre l'analité et la symbolisation, elle met l'accent sur la coïncidence entre la perte d'un objet qui se détache du corps et la sensation du plaisir. (Oliver 44).

L'aspect sadique de l'analité freudienne lie ainsi le rejet à l'agressivité et à la pulsion de mort:

« Ce que nous désignons par rejet n'est rien d'autre que le mode sémiotique de cette agressivité permanente, et la possibilité de sa *position*, donc de son renouvellement. S'il est destructeur, «pulsion de mort », le rejet est le mécanisme même de la relance, de la tension, de la vie; tendant vers un état d'égalisation de la tension, d'inertie et de mort, il *perpétue* la tension et la vie » (Kristeva 1974, 137).

Cette évocation du procès du rejet comme mécanisme qui produit une tension présente l'occasion de retourner au rapport entre les deux modalités de la signifiante. Pour Kristeva, il est important de voir que la négativité est une force positive. C'est une *dépense* sémiotique, un mouvement qui produit une alternance entre la tension et la décharge. Une telle alternance ouvre une voie vers une différenciation énergétique formatrice d'un engramme sur lequel se fonde l'hétérogénéité thétiq(u)e (Lechte, 138). Après le passage au symbolique, le rejet continue à fonctionner, c'est le processus qui permet l'alternance entre les fonctionnements symbolique et sémiotique. Au niveau du symbolique, la séparation expulse l'activité pulsionnelle active à l'intérieur du procès de la signifiante.

Le sémiotique, force à laquelle le symbolique doit recourir pour maintenir l'ordre, est la force de la «... transgression [qui] occasionne toutes les transformations de la pratique signifiante: c'est ce qu'on appelle la «création». Qu'elle soit le domaine du métalangage... c'est toujours l'afflux du sémiotique qui remodèle l'ordre symbolique » (Kristeva 1974, 62).

Kristeva propose l'exemple du sacrifice comme illustration, tirée du niveau social, des rapports entre le sémiotique, le thétiq(u)e et le symbolique. Le symbolique, en tant qu'ordre social, a tendance à régler les éruptions sémiotiques. Selon Kristeva, le sacrifice est une stratégie du symbolique en tant qu'il cherche à enfermer la violence dans un lieu spécifique. Cette stratégie reconnaît la présence de la violence comme réalité, en même temps qu'elle essaie de la contrôler en lui accordant une seule expression ou une seule position (Oliver 40). En ce qui concerne le sujet, la dynamique est pareille. Le sujet accède au symbolique au prix de l'ordonnance du sémiotique.

L'ABJECT

Comme nous avons vu, le symbolique, afin de maintenir l'illusion d'unité et d'identité, doit recouvrir ou refouler son rapport nécessaire avec le sémiotique. Tout comme la catégorie plus large du sémiotique, dont il fait partie, l'abject doit être expulsé ou refoulé par le sujet afin d'accéder à une identité et une position dans le symbolique (Grosz, 1990a, 88). En développant la notion de l'abject, Kristeva transpose la logique de l'exclusion telle qu'elle opère dans le fonctionnement linguistique, au niveau de la subjectivité. Elle propose que cette même logique d'exclusion est productrice de la société civilisée ainsi que de l'identité intégrale de la personne (Brandt 135).

Afin d'accéder à la subjectivité, le sujet doit renoncer à son rapport avec le corps sémiotique. Comme c'est le cas pour Lacan, Kristeva propose que la cessation du rapport imaginaire avec la mère est nécessaire pour la transition au symbolique. Afin d'établir sa propre illusion d'identité et d'unité, le sujet doit renoncer à son rapport ambigu avec la mère. Le rapport imaginaire avec la mère constitue une fusion des deux êtres; il n'existe aucune frontière entre les deux, c'est donc au corps maternel que l'enfant doit renoncer.

Cette position est reconnue comme étant une variante de ce que propose Freud dans *Totem et tabou* ainsi que dans *Malaise dans la civilisation*, où il affirme que la civilisation est fondée sur l'expulsion des désirs incestueux et des plaisirs polymorphes de la période pré-oedipienne. Une différence importante, quant à la position de Kristeva, concerne l'affirmation de celle-ci en ce qui concerne l'impossibilité d'une expulsion définitive de ces aspects du fonctionnement corporel du sujet, qui sont à dénier afin d'accéder à une identité stable. Ces éléments qu'il faut absolument expulser et qui sont en

même temps impossibles à bannir reviennent, mais non pas seulement dans des traumatismes psychiques ou dans un « retour du refoulé » comme suggère Freud. Selon Kristeva, ils accompagnent nécessairement toute activité sublimée et acceptable dans un cadre social.

L'abjection est une sorte de pré-séparation, la première tentative de se séparer du corps maternel: « L'abject nous confronte... dans notre archéologie personnelle, à nos tentatives les plus anciennes de nous démarquer de l'entité maternelle avant même d'ex-ister en dehors d'elle grâce à l'autonomie du langage » (Kristeva 1980, 20). Dans cette pré-séparation, la mère n'est pas encore un objet et l'enfant n'est pas encore un sujet, l'abject étant plutôt un état intermédiaire entre un soi-même et l'autre. Afin que la séparation du stade du miroir puisse avoir lieu, l'abject doit être refoulé. Pour Kristeva, l'abject est l'objet du refoulement primaire, processus qui permet au sujet parlant de se diviser (Kristeva 1980, 20). Cette capacité de se diviser est ce qui permettrait au sujet de codifier de façon binaire les paires telles que sujet/objet. Cela est nécessaire afin que le corps de l'enfant puisse être constitué comme un tout unifié et pour que sa subjectivité puisse être définitivement liée à la forme et aux limites du corps (Grosz 1990a, 86).

La notion de la corporalité comme modèle de l'identité est répandue dans la théorie psychanalytique. Freud propose que le moi est formé à partir des sensations corporelles et qu'il constitue une projection mentale de la surface du corps. Lacan affirme que la formation du moi se lie à la capacité de l'enfant de s'identifier avec l'image de son corps. Pour Kristeva, la délimitation de son propre⁷ corps est nécessaire pour l'établissement d'une identité. L'abject insiste sur le fait corporel du sujet, ce qui pose un problème pour son identité symbolique. Il doit donc, se distancier de l'abject. L'abjection

est l'ensemble des actes psychiques ou sociaux ayant pour but de tenir l'abject à distance (Bruneau, 25).

La délimitation du corps propre consiste, pour Kristeva, en la définition de l'intérieur et de l'extérieur. Les zones orales et anales représentent les limites les plus archaïques du corps propre. Ces zones qui constituent les limites entre le corps et le non-corps sont réglées par l'autorité maternelle (Oliver, 57). D'ailleurs, les orifices corporels en général posent certaines difficultés à cause de leur statut ambigu. Ils constituent un défi quant à leur catégorisation, la limite entre intérieur et extérieur étant mal définie dans ces lieux.

Cette idée est liée aux tabous touchant l'alimentation ou ce qui est introduit dans le corps. Kristeva s'inspire de l'analyse du pur et de l'impur de Mary Douglas⁸ pour illustrer le lien entre ce type de tabou et l'abject. La notion judaïque des aliments *kascher* se développe autour d'une interdiction de la consommation de certains aliments. L'alimentation *kascher* interdit la consommation des oiseaux qui ne volent pas, des bêtes qui ne marchent pas à quatre pattes et ainsi de suite. En bref, les animaux qui ne respectent pas la correspondance entre la mode de locomotion et l'environnement et qui, en conséquence, ne se classent pas dans des catégories typiques ou non ambiguës, sont considérés impurs et sont donc exclus. (Grosz 1990a, 91).

Les produits éliminés par le corps sont souvent sujets aux tabous. Pour Kristeva, la révolusio n qu'inspirent le vomissement, l'excrément et d'autres matières malpropres est liée à la notion de l'abject. Ce sont des manifestations matérielles de l'impossible limite entre l'intérieur et l'extérieur du corps. Ce sont des exemples concrets de la perméabilité de la frontière entre sujet et objet. Lorsqu'elles font partie de l'intérieur du corps, les fèces

représentent la capacité du corps de se régénérer. Une fois expulsées, elles sont malpropres. Le sujet s'implique dans ses déchets corporels, ses déchets sont le sujet, ils ne peuvent pas être expulsés de façon définitive (Grosz 1990a, 91). Pour Kristeva, le cadavre est l'ultime exemple des déchets corporels:

« Le cadavre vu sans Dieu et hors de la science - est le comble de l'abjection. Il est la mort infestant la vie. Abject. Il est un rejeté dont on ne se sépare pas, dont on ne se protège pas ainsi que d'un objet. Etrangeté imaginaire et menace réelle, il nous appelle et finit par nous engloutir » (Kristeva 1980, 11-12).

Ces manifestations phénoménologiques de l'abject représentent des stratégies pour maintenir une distance entre soi-même et l'abject. Ce sont des symptômes de la reconnaissance et du refus de la fragilité d'une identité susceptible d'être défaite. Cette identité est provisoire à cause de l'impossibilité de l'identité du sujet ou de l'objet ainsi que de leur dépendance mutuelle l'un de l'autre (Grosz 1990a, 87).

Pour Kristeva, cette impossibilité est enracinée dans le rapport ambigu avec la mère de la période préœdipienne. Kristeva parle de la période du narcissisme primaire comme étant un état transitoire entre le non-être et l'être, c'est-à-dire entre le chaos des pulsions polymorphes et le choix d'un objet. La période du narcissisme primaire a un lien important avec l'abject. C'est pendant cette période que le sujet se prend comme «objet », il est donc question d'une confusion entre sujet et objet. Cette séparation avant la séparation ou ce «... commencement avant le verbe... » (Grosz 1990a, 76) caractérisée par des frontières imprécises «... où la douleur naît d'une tendresse, et d'une haine n'admettant pas la satisfaction qu'elle procure ainsi, se projette vers un autre » (Grosz 1990a, 75).

Dans son *Totem and Taboo*, Freud s'est penché sur le problème de la construction du monde extérieur pendant cette période où l'enfant n'a pas encore la capacité de faire la distinction entre l'intérieur et l'extérieur:

« ... nos perceptions intérieures de processus affectifs et intellectuels sont comme des perceptions sensorielles, projetées au dehors et utilisées pour la formation du monde extérieur, au lieu de rester localisées dans notre monde intérieur. Au point de vue génétique, cela s'explique peut-être par le fait que, primitivement, la fonction de l'attention s'exerce, non sur le monde intérieur, mais sur les excitations venant du monde extérieur et que nous ne sommes avertis de nos processus intérieurs psychiques que par les seules sensations de plaisir et de douleur »⁹

Dans la période du narcissisme primaire, le moi est constitué, mais il n'a pas d'objet extérieur. Le moi a un rapport avec un non-objet. Kristeva attribue deux conséquences à cette dynamique:

« D'une part, la non-constitution de l'objet (de l'extérieur) comme tel rend instable l'identité du moi qui ne saurait se poser précisément sans s'être différencié d'un autre, de son objet. Le moi du narcissisme primaire est donc incertain, fragile, menacé, tout autant soumis que son non-objet à l'ambivalence spatiale (incertitude dedans/dehors) et à l'ambiguïté de la perception (douleur/plaisir). D'autre part force est de reconnaître que cette topologie narcissique ne s'étaye par rien d'autre, dans la réalité psychosomatique, que par la dyade mère/enfant » (Kristeva 1980, 77).

C'est donc l'ambivalence spatiale (dedans/dehors) et l'ambiguïté de la perception (douleur/plaisir) qui constitue « l'objet » abject: la mère. Cela explique aussi la force double d'attraction et de répulsion qu'exerce l'abject. L'abject que nous devons expulser exerce aussi une force d'attraction; il menace le sujet et ses objets avec la possibilité de retomber dans le chaos qui précède la séparation.

Normalement, l'intervention du Nom-du-Père et l'acquisition de langage viennent rompre la fusion mère/enfant en instituant l'échange des signes linguistiques. Cependant, Kristeva propose qu'il existe des

«... témoins de la perméabilité de la limite, des artisans en quelque sorte qui essayeraient de capter ce «commencement» pré-verbal dans un verbe au ras du plaisir et de la douleur... le poète par la personnification de ses états d'âme opposés - mais peut-être aussi par le remaniement rhétorique du langage qu'il opère » (Kristeva 1980, 76).

Le phobique constitue un autre «témoin de la perméabilité de la limite». Pour Kristeva ce dont le phobique a peur est l'innommable: le manque ou l'absence à l'origine du langage que la psychanalyse lie à la castration (Lechte, 161). Pourtant, la peur du phobique prend toujours un objet spécifique comme c'est le cas pour le petit Hans¹⁰, qui a peur des chevaux. Kristeva explique la phobie en termes linguistiques. Elle affirme que les phobiques possèdent une habileté verbale prodigieuse. Ils veulent tout nommer. Tout ce qui est pourvu de sens mais qui est dépourvu de signification

«... se repartit comme le dit Freud entre la pulsion de conservation narcissique et la pulsion sexuelle. Tout ça se cristallise, nécessairement, dans l'expérience épistémophile de Hans voulant se connaître et tout connaître; connaître en particulier ce qui semble manquer à sa mère ou pouvoir lui manquer à lui » (Kristeva 1980, 46).

Pour Kristeva, lorsque le langage ne réussit pas à fournir une symbolisation (objet) sur laquelle les pulsions peuvent agir, la peur en est le résultat. C'est aussi le résultat de l'incapacité de la fonction paternelle de séparer le sujet de sa mère. Selon Kristeva, les écrivains sont engagés dans une lutte contre la peur (Lechte, 161). Elle propose que l'écrivain est «... un phobique qui réussit à métaphoriser pour ne pas mourir de peur mais pour ressusciter dans les signes » (Kristeva 1980, 49).

Kristeva affirme que la jouissance caractéristique de la fusion mère/enfant qu'elle associe avec le sémiotique est présente et donc analysable dans les textes poétiques où le sujet en procès déclenche les énergies pulsionnelles contre les contraintes du symbolique. Rythmes, gestes et intonation - le contenu du langage des pulsions- sont aussi reportés dans le langage quotidien et constituent les aspects matériels de la communication linguistique. Cependant, nous les ignorons souvent, étant plus intéressés, la plupart du temps, par le sens symbolique des énonciations.

Dans un texte, l'abject opère à deux niveaux. Au niveau de la fiction, l'abject est manifesté par des interruptions du récit, par les thèmes de la mort, par le non-sens ou par le rire. Au niveau linguistique, la force hétérogène des pulsions peut montrer sa présence de diverses manières, telles que la production des métaphores, les déviations des règles de la grammaire et ainsi de suite (Jardine 12).

Jardine propose que, pour Kristeva, il ne s'agit pas d'une question d'écriture féminine ou masculine, il est plutôt question de faire grandir ou de repousser les limites du signifiable. Les sujets parlants, masculins et féminins, sont bisexuels dans le sens qu'ils ont la possibilité d'explorer tous les aspects de la signifiante. Il s'agit de souligner, soit le sens symbolique, soit ce qui le détruit et le multiplie afin de le renouveler. La théorie kristevienne de l'abject et du sémiotique nous donne une perspective sous laquelle considérer la dialectique des deux modalités de signifiante dans les textes écrits par ceux qui se situent aux marges de notre culture (Jardine, 3).

Notes

¹ Shuli Barzilai, « Borders of Language: Kristeva's Critique of Lacan », dans *Publications of the Modern Language Association of America*, (New York, 1991), 106 (2) p. 295.

² Julia Kristeva, « Within the Microcosm of the Talking Cure », dans *Interpreting Lacan*, Joseph H. Smith et William Kerrigan, eds. (Série: Psychiatry and the Humanities 6), New Haven: Yale UP, 1983, pp. 42-43. Cité par Barzilai op. cit. p. 295.

³ Cela est vrai de la deuxième période de la pensée lacanienne. Ultérieurement il souligne beaucoup plus la présence du réel dans le fonctionnement du symbolique. Voir E. Ragland, « An Overview of the Real, With Examples From Seminar I », B. Fink, R. Feldstein, M. Jaanus eds. *Reading Seminars I and II: Lacan's Retour to Freud*, New York: State University of New York Press, 1996, p. 195-196.

⁴ La théorie kristevienne fait une distinction entre le sémiotique, une des modalités de signification, et la sémiotique, la science de l'étude des signes.

⁵ Kristeva rappelle l'acception grecque du terme « sémiotique »: « ... marque distinctive, trace, indice, signe précurseur, preuve, signe gravé ou écrit, empreinte, trace, figuration » (Kristeva 1974, 22). L'étymologie de « sémiotique » est à la base du concept que propose Kristeva, c'est-à-dire une modalité de la signification.

⁶ A.R. Jones, « Julia Kristeva on Femininity: The Limits of a Semiotic Politics », *Feminist Review*, 18 (4), p. 59.

⁷ Ici, propre doit être compris et dans le sens « propriété » et dans le sens de « propriété » ou « possession ».

⁸ Voir à ce sujet Mary Douglas *Implicit Meanings* (Routledge & Keegan Paul: London, 1975), pp. 47-59.

⁹ Cité par Kristeva dans *Les Pouvoirs de l'horreur* (Paris: Seuil, 1980), p.75.

¹⁰ « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans » (le petit Hans) (1909), *Cinq Psychanalyses*, (Paris: Presses Universitaires de France, 1966). Cité par Kristeva 1980, 44.

LE VICE-CONSUL

Notre analyse du *Vice-consul* de Marguerite Duras aborde le roman en se servant de la théorie kristevienne de l'abject et du sémiotique. En particulier nous examinerons les éléments structuraux et diégétiques ayant rapport à ces deux concepts et le rôle qu'ils jouent à l'intérieur de l'ensemble du texte. Commençons avec la structure.

Les vingt et un segments du roman comprennent deux récits distincts, mais qui s'impliquent. Le récit principal raconte l'histoire de l'ancien vice-consul de France à Lahore et sa présence à l'Ambassade de France à Calcutta. Une mendicante qui fréquente les alentours de l'Ambassade y figure aussi. C'est à partir de cette dernière, que Peter Morgan qui figure dans le récit principal construit le récit secondaire. La diégèse de celui-ci concerne une jeune fille enceinte forcée par sa mère de quitter le foyer et son village natal. Après un voyage à pied d'une durée de dix ans, elle arrive à Calcutta où, étant devenue folle; elle mène une vie de mendicité près de l'Ambassade de France.

Les segments ne sont ni numérotés ni intitulés, la division entre eux étant indiquée par l'espace vide qui les sépare. Pour faciliter notre discussion des aspects structuraux du *Vice-consul*, nous préférons numéroté les segments.¹ Le récit secondaire ne comprend que cinq segments: 1, 2, 6, 7 et 8. Les autres segments sont presque entièrement consacrés au récit principal. En termes quantitatifs, le récit secondaire occupe une position marginale et, d'un point de vue structural, étant enclos dans des segments distincts, il est pour ainsi dire exclu du récit principal.

Toujours du point de vue structural, nous remarquons une différence entre les deux récits, au niveau énonciatif. Dans le récit secondaire, l'acte d'écrire se situe au

niveau de l'énonciation: « Elle marche, écrit Peter Morgan ».² Cette phrase, l'incipit du roman, évoque l'image de l'écrivain en train de tracer les mots sur la page; c'est une image qui revient dans les segments 2,6,7 et 8. Cette trace de l'écriture se dédouble du voyage à pied qu'elle raconte; le voyage de la jeune fille est tracé sur le sol: « Faim et marches s'incrument dans la terre du Tonlé-Sap » (10). Cette écriture physique a sa source dans la pulsion comme mouvement. Cependant, tout comme les pulsions de la période pré-linguistique, c'est un mouvement sans direction, sans objectif, la direction est mal définie, fragmentaire ou impossible: « Elle tourne dans le pays du Tonlé-Sap, le ciel et le pays se rejoignent en un fil droit, elle marche sans rien atteindre. Elle s'arrête, repart, repart sur le bol ».

L'acte physique d'écrire ne figure pas dans le récit principal. D'ailleurs, la cessation de l'écriture est le point de départ du récit principal: « Peter Morgan. Il s'arrête d'écrire » (29). Ici, l'acte physique d'écrire, est déplacé de l'énonciation vers l'énoncé. Peter Morgan parle du roman qu'il écrit, mais il n'écrit pas. L'écriture en tant que trace, si évidente dans le récit secondaire, semble ici être effacée.

Jusqu'ici nous avons souligné certains aspects de chaque récit qui nous permettent d'associer chacun avec une des modalités de la signifiante telles que proposées par Kristeva. Plusieurs caractéristiques du récit principal suggèrent un lien avec le symbolique. Premièrement, en tant que récit *principal*, celui-ci domine à l'intérieur du roman, tout comme le symbolique domine à l'intérieur de la signifiante. Deuxièmement, il s'associe avec un certain effacement de la trace, aspect matériel de la signifiante. C'est cet aspect-ci qui offre une homologie exacte avec la tendance du symbolique à

dissimuler le sémiotique. En ce qui concerne le récit secondaire, c'est sa position de marginale ou d'exclue, et son association avec la trace, qui nous mène à le lier avec le sémiotique.

Bien que les récits qui constituent le roman sont des entités distinctes avec des caractéristiques qui leur soient propres, il existe entre eux, néanmoins, une dialectique tout comme celle que Kristeva propose entre le sémiotique et le symbolique. L'élément exclu ne l'est pas de façon définitive. En examinant de plus près certains éléments des deux récits, nous allons pouvoir faire certaines précisions sur le fonctionnement de cette dialectique.

La position des segments consacrés au récit concernant la jeune fille: 1, 2, 6, 7 et 8, par rapport à la suite linéaire des segments du roman, est telle qu'il y a une interaction entre les deux récits. La dynamique qui caractérise cette interaction est la suivante: les deux premiers segments racontent l'histoire de la jeune fille. Ce récit est relayé par le récit principal, qui est introduit au cours des segments 3, 4 et 5. Les segments 6, 7 et 8, consacrés au récit secondaire, viennent interrompre le récit principal. À partir du segment 9, le récit secondaire est de nouveau abandonné en faveur du récit principal qui monopolise presque entièrement la suite du roman. Le déroulement linéaire et cohésif du récit dominant est interrompu par le récit marginal; ce qui nie en effet l'exclusion de ce dernier. L'existence de cette dynamique au niveau de la structure nous mène à proposer en principe l'existence d'un parallélisme entre le fonctionnement des modalités sémiotique et symbolique à l'intérieur de l'ordre symbolique et le fonctionnement des deux récits à l'intérieur du roman. Une exploration plus détaillée d'autres particularités

des deux récits est nécessaire afin d'appuyer notre proposition.

LE RÉCIT SECONDAIRE

D'un point de vue thématique, le récit de la jeune fille traite d'un nombre de concepts soulevés lors de notre discussion de l'abject. En tant que récit d'une jeune fille enceinte chassée de la maison familiale, c'est d'abord le récit d'une exclue:

« ... va-t'en, vieille fille enceinte... va-t'en loin en aucun cas tu ne dois revenir... aucun... va-t'en très loin, si loin qu'il me soit impossible d'avoir de l'endroit où tu seras la moindre imagination... prosternez-vous devant votre mère et va-t'en » (10).

Kristeva parle du sujet par lequel l'abject existe en tant qu'un:

« ... jeté qui (se) place, (se) sépare, (se) situe et donc erre... Au lieu de s'interroger sur son «être», il s'interroge sur sa place: « Où suis-je ? » plutôt que «Qui suis-je?». Car l'espace qui préoccupe le jeté, l'exclu, n'est jamais un, ni homogène, ni totalisable, mais essentiellement divisible, pliable, catastrophique... le jeté n'arrête pas de délimiter son univers dont les confins fluides - parce que constitués par un non-objet, l'abject - remettent constamment en cause sa solidité et le poussent à recommencer... le jeté est en somme un égaré. Un voyageur dans une nuit à bout fuyant » (Kristeva 1980, 15-16).

Cette errance typique des jetés est en évidence dès le troisième paragraphe du roman:

« Elle marche pendant des jours, suit les talus, les quitte, traverse l'eau, marche droit, tourne vers d'autres marécages plus loin, les traverse, les quitte pour d'autres encore » (9).

Ce trajet sur le terrain de l'abject dure dix ans; il est ardu, mais malgré les difficultés qu'il pose, «[i]l faut insister pour qu'à la fin ceci qui vous repousse demain vous attire » (10).

Cette double force d'attraction et de répulsion qu'exerce l'abject est, selon Kristeva, attribuable à l'ambivalence spatiale (dedans/dehors) et à l'ambivalence de la perception (douleur/plaisir) qui constitue «l'objet» abject: la mère.³ L'univers de la jeune

filles, étant constitué par un «non-objet», est marqué par de nombreux rapports ambivalents aux éléments variés du monde dans lequel elle erre.

Au début du voyage, elle se déplace dans une région marécageuse, mélange de terre et d'eau. Elle la quitte pendant un certain temps pour suivre la rive d'un lac, le Tonlé-Sap. D'une position initiale marquée par des limites indistinctes entre l'eau et la terre, la jeune fille fait un effort pour (se) séparer, en choisissant de suivre le lac, là où ces limites sont bien définies. Cependant la difficulté, voire l'impossibilité de cette lutte de (se) séparer, est rendue manifeste par l'ambivalence associée au lac. Le lac lui fait peur: « Les eaux du Tonlé-Sap sont étales, leur courant est invisible, elles sont terreuses, elles font peur » (11). Mais, le Tonlé-Sap est aussi un endroit lié à l'espoir: « ... si les enfants sont en vie dans ce pays, c'est grâce aux eaux poissonneuses du Tonlé-Sap » (12)..

Cette même ambivalence caractérise la difficulté qu'elle éprouve par rapport au choix de la direction à suivre. Ayant décidé de ne plus suivre le Tonlé-Sap, elle choisit le Nord: « ... remonter vers le nord, dépasser son village... Elle voit le Sud se diluer dans la mer, elle voit le Nord fixe ». ⁴ Le rapport d'homophonie entre mer et mère fonctionne de façon à lier le Sud avec la mère. D'ailleurs son village se trouve dans le Sud, donc c'est l'endroit d'où elle doit s'éloigner. Mais, malgré elle, le Sud est la direction qu'elle prend:

« Elle croit terminée sa danse autour de son village, son départ était faux, sa première marche était hypocrite, elle se dit: Maintenant je suis partie pour de bon, j'ai choisi le Nord. Elle s'est trompée. Elle a remonté le Stung Pursat qui prend sa source dans les Cardamones, au Sud » (13).

Les rapports d'ambivalence de la perception (douleur/plaisir) constitutive de l'abject sont en évidence dans l'ambivalence de sentiment qu'éprouve la jeune fille vis-à-vis de sa

mère, agent qui a provoqué son départ. C'est la raison pour laquelle elle entreprend le voyage: « Si tu reviens, a dit la mère, je mettrai du poison dans ton riz pour te tuer » (10). La jeune fille a peur de sa mère. Cependant, dans une hallucination inspirée par la faim, elle voit sa mère «... qui, de l'autre bout du marché, lui sourit... C'est l'amour de la mère qui s'exprime au hasard » (27). Cette ambivalence douleur/plaisir liée à la nourriture et à la mère, se répercute au niveau linguistique. Le mot poison, une substance évidemment nuisible, devient vivifiant par son rapport de similitude sonore avec le mot « poissonneuse » qui, comme nous avons vu ci-dessus, se lie à la vitalité.

La faim et son lien aux rapports ambigus avec la mère se nuancent avec le développement de sa grossesse:

« Elle vomit, s'efforce de vomir l'enfant, de se l'extirper... elle écoute et entend le grignotement incessant dans le ventre qu'il décharne, il lui a mangé les cuisses, les bras, les joues - elle les cherche, il n'y a que des trous là où elles étaient... il prend petit à petit la place qu'elle occupait, cependant que sa faim à elle il ne l'a pas mangée » (18).

Le fœtus lui permet de faire la distinction moi/non-moi, mais il devient par la suite, une métaphore de l'instabilité de sa propre subjectivité. Il fait partie d'elle: « ...il prend petit à petit la place qu'elle occupait ... » il occupe le même espace qu'occupe le corps de la jeune fille. Cependant, *il* n'est pas *elle*: « ...sa faim à elle il ne l'a pas mangée ». Le fœtus ne remplit pas le manque qui constitue son être. La maternité a donc des implications contradictoires quant à sa perception de sa propre subjectivité. D'une part sa grossesse lui permet de faire la distinction elle/non-elle, capacité nécessaire à l'établissement d'une identité stable. D'autre part la confusion il/elle est symptomatique

de l'instabilité du sujet.

La description de sa prise de connaissance en ce qui concerne sa subjectivité fait référence à l'élimination de l'obscurité et de la jeune fille en tant que «Je» :

« Elle trouve qu'invisiblement il se passe quelque chose, qu'elle voit mieux le reste qu'avant, qu'elle grandit d'une certaine façon comme intérieure. L'obscurité environnante se déchire, s'éclaire. Elle trouve: Je suis une jeune fille maigre... je suis une jeune fille très maigre chassée qui va avoir un enfant ».⁵

Grâce à la séparation de la matière corporelle⁶ qu'effectue l'enfant, l'obscurité, métaphore de l'ambivalence, se déchire. Elle ne demande plus «Où suis-je », elle commence à répondre à la question «Qui suis-je ».

Cette prise de connaissance vis-à-vis de sa grossesse se dédouble de distinctions comme intérieur/extérieur. L'ambiguïté spatiale qui a marqué son voyage auparavant commence à être remplacée par des distinctions du type intérieur/extérieur. Elle trouve un abri à Pursat, endroit fréquenté par «... des femmes chassées, des vieillards, de gais radoteurs... » (14). Jusqu'à ce point-ci, il n'est pas évident qu'elle dort dans des abris; on a plutôt l'impression qu'elle dort dehors: « Elle s'endort en plein jour dans une bananeraie » (13). Elle habite la carrière pendant au moins plusieurs jours: « Elle retrouve la carrière chaque soir... » (17). Elle commence à faire des distinctions entre le monde à l'extérieur et à l'intérieur de la carrière: « ... elle est *close* [la carrière] et le sol est sec, il y a moins de moustiques que sur les talus, moins de soleil, plus d'ombre où rester les yeux grands ouverts sur la lumière *extérieure* »⁷ (C'est moi qui souligne).

La carrière est décrite ainsi: « ... des trous béants roses ou blancs dans la terre de la montagne... ». (15). Cette image se répète deux pages plus loin: « ... des trous béants au

flanc de la montagne, roses... » (17). Le temps qu'elle passe ici est marqué par l'immobilité, dans le sens qu'elle a cessé de voyager, mais aussi dans le sens stricte du mot: elle dort, elle dort beaucoup: « Elle passe devant une carrière abandonnée, elle entre, elle dort » (14). La phrase « Elle dort », est répétée encore deux fois à la même page et une fois à la page 17. La phrase suivante se trouve à la page 18: « Elle dort beaucoup, elle est devenue une dormeuse ». La jeune fille est immobile dans un trou béant rose, tout comme le fœtus dans son ventre. Ce dédoublement insiste sur un rapport d'identité entre la jeune fille et le fœtus, sur une fusion, un manque de différenciation.

Pour la jeune fille, la quasi-séparation que représente la grossesse, séparation de la matière corporelle en deux êtres qui ne sont pas tout à fait séparés, est un symbole de l'inachèvement de sa propre séparation d'avec sa mère. Elle voit dans la naissance imminente de son propre enfant, la possibilité de son achèvement: « La faim des premiers jours ne reviendra jamais, elle le sait. L'enfant doit être très près d'être fait, elle le sait aussi, ils se séparent, c'est cela... » (24). La faim qui représente le rapport ambivalent avec la mère (nourriture qui donne vie, nourriture qui tue), s'arrêtera, d'après la jeune fille, une fois que l'enfant naîtra, une fois que la séparation aura lieu. Cependant, elle est de l'avis qu'il faut abandonner l'enfant, pour que la séparation soit complète: « Elle part, elle part pour chercher un endroit où le faire, un trou, quelqu'un qui le prenne à son arrivée et le sépare complètement » (25).

La jeune fille laisse son enfant à une dame blanche qui s'en occupe. Le voyage continue, elle erre, essaye de (se) séparer. Il y a d'autres grossesses (elle se prostitue pour avoir de quoi vivre); ces enfants-là elle les abandonne: « Les autres enfants qui viendront

après cette petite fille, elle les laissera toujours vers la même heure où qu'elle soit, vers le milieu du jour lorsque le soleil fait bourdonner la tête et étourdit » (51). Cette série d'abandons représente sa lutte pour établir une identité stable, pour se débarrasser de tout ce qui n'est « pas moi », afin de fixer définitivement les limites de son identité.

L'impossibilité de cette tâche est manifestée par la folie qui lui est attribuée lors de son arrivée à Calcutta, dix ans après son départ: « La faim à Pursat, depuis Pursat, certes, mais aussi le soleil, le manque de parler, le bourdonnement entêtant des insectes de la forêt, le calme des clairières, bien des choses approfondissent la folie » (70). La faim, en tant que métaphore du rapport ambigu avec sa mère et de l'instabilité de son identité, est reconnue comme un des facteurs qui contribue à sa folie qui se développe au cours de ses errances à travers l'Indochine et l'Inde.

Notre analyse diégétique et structurale du récit secondaire a révélé plusieurs liens avec la notion de l'abject. Au niveau de la structure, l'exclusion, le lien avec la trace et les pulsions de la période pré-linguistique nous ont amenée à l'associer avec le sémiotique, une des modalités de la conception kristevienne de la signifiante. Sur le plan diégétique nous avons souligné plusieurs phénomènes ayant rapport à l'abject, notamment l'ambivalence spatiale et l'ambivalence de la perception, le rapport ambigu avec la mère et l'identité floue, sans limites fixes. Nous avons proposé en principe l'existence d'un parallélisme entre le fonctionnement des modalités sémiotique et symbolique à l'intérieur de l'ordre symbolique et le fonctionnement des deux récits à l'intérieur du roman. Une discussion des éléments diégétiques du récit principal nous permettra d'appuyer notre hypothèse.

LE RÉCIT PRINCIPAL

Le lieu de l'intrigue du récit principal, est un monde qui semble plus ordonné, où l'ambivalence n'est pas si manifeste: « ... à Calcutta... les choses sont triées avec précision... » (22). C'est ici que s'arrête le trajet de la jeune fille, à Calcutta en Inde, pays où l'organisation sociale est basée sur une hiérarchie de groupes bien définis et sur l'exclusion non déguisée d'un groupe « d'intouchables » associés avec la souillure. C'est aussi un pays où les indigènes ont été exclus du pouvoir imposé par les coloniaux. Mais, la faiblesse de cette exclusion a mené à la révolte et à la déstabilisation du régime anglais. Déjà, le lieu de l'intrigue du récit principal évoque la problématique de la domination et de l'exclusion.

Ancien bastion du pouvoir colonial anglais en Inde, où une alchimie hégémonique a transformé les étrangers en citoyens privilégiés et les indigènes en étrangers, Calcutta est un endroit où «étranger » semble dépourvu de sens. L'Ambassade de France à Calcutta fournit le contexte dans lequel la nature paradoxale de la notion d'étranger est poussée aux limites les plus extrêmes, où l'identité du groupe dominant est remise en question. Le récit principal fournit le cadre dans lequel le règne suprême du symbolique sur la signifiante est mis en question par le roman, au moyen d'une exploration de la constitution de l'identité du groupe associé avec l'Ambassade et l'élément exclu qui le définit, tout en exposant la faiblesse de cette exclusion.

Le corps diplomatique de l'Ambassade semble constituer un groupe homogène dont les lignes de démarcation, des lignes de race, de nationalité et de classe sociale, sont bien définies. Ce sont des Européens de race blanche qui mènent une vie aisée et

confortable. Les particularités du groupe les distinguent de la population de Calcutta en général, dont une grande partie mène une vie de pauvreté extrême et de main-d'œuvre: « ... dans les filatures de Calcutta une horde dolente assure sa [le vice-consul] survivance » (32). A part ces distinctions raciales et socio-économiques, le corps diplomatique constitue un groupe d'exilés; ce sont tous des expatriés.

Sur le plan spatial, les « limites » du groupe sont bien marquées par l'enclos de l'Ambassade, à l'extérieur duquel vivent les lépreux et la mendiante. L'élément exclu se trouve donc bien à sa place à l'extérieur des limites du groupe. La mendiante est la quintessence de « l'autre ». C'est une femme, elle est folle, elle est sale, elle vit dehors parmi les lépreux ; en bref, elle se situe hors la Loi avec laquelle le groupe de l'Ambassade est lié par son rôle de représentant de l'État.

Cependant, la grille, présente dès la deuxième page du récit principal, met en question la sécurité de ces limites et pose en principe la possibilité qu'elles ne soient pas infranchissables. La grille, limite perméable, se répète à travers le roman en leitmotiv. Elle offre une métaphore de la perméabilité de la limite entre l'enclos de l'Ambassade et le monde de l'extérieur et de la vulnérabilité du symbolique vis-à-vis du sémiotique. C'est précisément ici, près de la grille, à ce point vulnérable, que la mendiante apparaît souvent.

C'est près de cette grille que se fait la distribution des restes. Kristeva voit un lien entre le statut des restes dans le brahmanisme et la notion de l'abject:

« ... une notion fortement ambivalente... souillure ainsi que renaissance... rien pour elle (la pensée brahmaniste) n'est tout, rien n'est exhaustif, il y a du reliquat dans tout système... Défi à nos univers monothéistes et monologiques, cette pensée a apparemment besoin de l'ambivalence du reste pour ne pas se fermer

dans Un symbolique monoplane et ainsi poser toujours un non-objet aussi polluant que ravivant: souillure et genèse » (Kristeva 1980, 92).

La possibilité de la souillure et de la genèse posée par les éléments diégétiques que nous venons de discuter, trouve son expression structurale dans des interruptions narratives. A la page 105, un paragraphe est consacré à la description de la mendiante et de la foule dont elle fait partie et qui attend la distribution des restes. Les paragraphes qui le précèdent et qui le suivent font partie du même fil narratif, la présence du vice-consul à la réception que donne Anne-Marie Stretter. Contrairement à ses premières apparitions vers le début du récit principal, où sa présence de l'autre côté de la grille ainsi que ses activités sont évoquées dans le cadre de ce que voit Peter Morgan (29) et le vice-consul (31), il n'y a aucun lien apparent entre ce fil narratif qui traite de la mendiante et celui du vice-consul qu'il vient interrompre.

Le paragraphe qui parle exclusivement de la mendiante agit de façon à interrompre la suite linéaire du récit du vice-consul. Cet épisode suggère un lien entre la mendiante et une force hétérogène qui agit à l'intérieur du récit principal, tout comme le récit de la jeune fille qui vient interrompre le fil narratif du récit principal est ce qui produit un effet de déstabilisation. En même temps, ce phénomène d'interruption du fil narratif est une manifestation de la force régénératrice de l'abject. De cette façon il constitue une ouverture vers d'autres choses, un moyen «... de ne pas se fermer dans Un symbolique monoplane... » (Kristeva 1980, 92).

La mendiante est, comme nous l'avons vu, une figure fortement ambiguë. Son association avec la grille la place dans un rapport ambivalent vis-à-vis de la distinction

intérieur/extérieur; la consommation des restes la lie à une force à la fois polluante et régénératrice. Mais, malgré son statut de marginale et sa situation d'exclusion physique, la mendicante s'implique néanmoins dans la vie du groupe. En tant qu'abject, elle exerce une double force d'attraction et de révolusion. Peter Morgan est fasciné par elle:

« Peter Morgan sait qu'elle a chassé et nagé une partie de la nuit dans le Gange, qu'elle a abordé les promeneurs et qu'elle a chanté, c'est ainsi qu'elle passe ses nuits. Peter Morgan l'a suivie dans Calcutta. C'est ce qu'il sait » (29). Cependant c'est une fascination enracinée dans la révolusion:

« Elle est sale comme la nature même... je voudrais analyser cette crasse, dire de quoi elle est faite, de sueur, de vase, des restes de sandwiches au foie gras de tes réceptions de l'ambassade, vous dégoûter, foie gras, poussière, bitume, mangues, écailles de poisson, sang, tout... » (182).

Peter Morgan ne sait rien sur le passé de la mendicante. Il sait qu'elle est folle mais, n'étant pas satisfait de la réalité brute de sa folie, il invente le récit de la jeune fille, version romanesque de la vie de la mendicante avant son arrivée à Calcutta. La création de son récit, inspiré par la mendicante, est une manifestation de la force régénératrice à laquelle elle est associée. Cela indique aussi la domination du *savoir*: Peter Morgan se nourrit de ses connaissances de la mendicante.

Dès la première phrase du roman il y a un lien entre le trajet que trace la jeune fille et l'acte d'écrire: « Elle marche, écrit Peter Morgan » (9). Son trajet est cadré comme la quête « d'une indication pour me perdre ». Pour cela il faut « diriger ses pas vers le point de l'horizon le plus hostile ». ⁸ L'écriture est présentée comme l'exploration d'un inconnu hostile. Duras le précise ainsi: « C'est savoir et ne pas savoir ce que l'on va

écrire. Ne pas croire qu'on le sait. Avoir peur » (Hill, 22). Ce trajet « .. vers le point de l'horizon le plus hostile, sorte de vaste étendue de marécages... », zone hétérogène où la limite entre terre et eau est mal définie, où l'identité est floue, est tracé par les mots de l'écrivain et par les pas de la jeune fille: « Elle le fait. Elle marche pendant des jours... » (9).

Le récit secondaire constitue donc, une tentative de donner une «voix » à l'abject, aux forces pulsionnelles que représente la mendiante. Cependant, son isolement dans un récit à part rappelle l'exemple du sacrifice dont se sert Kristeva comme exemple d'une stratégie du symbolique, en tant qu'il cherche à enfermer la violence dans un lieu spécifique. C'est une stratégie qui reconnaît la présence de la violence comme réalité, en même temps qu'elle essaie de la contrôler en lui accordant une seule expression ou une seule position (Oliver, 40). Dans le cas du récit secondaire, il s'agit de l'imposition d'un sens au non-sens de la folie. Face à la mendiante, représentante de l'innommable ou du référent abject dont parle Kristeva, Peter Morgan tente de le nommer, de l'appivoiser.

LES LIENS ENTRE LES DEUX RÉCITS

Jusqu'ici nous avons constaté que les deux personnages du roman liés avec l'abject, occupent des positions marginales d'exclus. Dans le cas de la jeune fille, elle est placée dans un récit à part; elle est exclue du récit principal. Dans le cas de la mendiante elle est, d'un point de vue diégétique, exclue sur le plan spatial; elle occupe une position à l'extérieur de l'enclos de l'Ambassade. Nous avons aussi proposé un lien entre le récit secondaire et le sémiotique ainsi qu'entre le récit principal et le symbolique. Lors de notre analyse du récit secondaire, nous avons remarqué un phénomène de perturbation

structurale que ce dernier effectue en interrompant la suite linéaire du récit principal. Il est important de noter cependant, que ce dernier est interrompu par un récit qui lui est *extérieur*. D'ailleurs ces interruptions sont recouvertes assez rapidement par le récit principal auquel le roman est entièrement consacré à partir du neuvième segment.

Ce rapport entre les deux récits semble appuyer la conception lacanienne du langage, auquel s'associe le récit principal. Comme le phénomène du retour du réel chez Lacan, le récit secondaire vient interrompre le déroulement normal du récit principal; ces interruptions agissent de façon à produire des non-sens par rapport à la suite linéaire du récit. Par contre, dans le récit principal, l'élément associé avec l'abject, à savoir la mendiante, est placé, par son lien avec la grille, à *la limite* du récit. C'est donc d'une position à l'apparence extérieure, mais qui est en effet, sur la limite, que la mendiante agit en tant que force déstabilisante et régénératrice. Cette force à la fois positive et négative est manifeste par son implication dans la vie du groupe - ce qui constitue une sorte de souillure - et par l'activité créatrice dont elle est l'inspiration. D'ailleurs, c'est en plaçant la mendiante en cette position limite, d'où elle exerce son influence, que le roman subvertit la notion que l'abject ou le pré-verbal se situe hors du symbolique. Une des stratégies du roman qui réalise cette subversion est le développement de certaines équivalences entre la mendiante, une folle, et d'autres personnages du récit principal, notamment le vice-consul et Anne-Marie Stretter.

Contrairement au récit secondaire, qui sert à remplir le trou du passé de la mendiante, le récit principal contient plusieurs trous, plusieurs faits pour lesquels n'est offert aucune explication. Ce phénomène touche tous les personnages principaux. Un de

ces trous, celui qui concerne Anne-Marie Stretter, est évoqué à plusieurs reprises à travers le récit principal, mais sans élucidation. L'incident implique les tennis déserts et la bicyclette de Mme Stretter: « Elle ne sait rien, personne à Calcutta. Peut-être les jardiniers du parc de l'ambassade se sont-ils aperçus de quelque chose mais c'est tout. Eux ne diront jamais rien. Elle, elle a dû oublier cette bicyclette pendant la mousson d'été » (108). C'est un incident qui d'ailleurs semble impliquer le vice-consul ainsi que Charles Rossett:

« Il vient à l'idée de Charles Rossett, tout en dansant avec Anne-Marie Stretter, que ce qu'il a vu, vers les tennis déserts, est connu de quelqu'un d'autre que lui. Que, dans la lumière crépusculaire de la mousson d'été, quelqu'un d'autre devait regarder vers les tennis déserts au moment où passait le vice-consul. Quelqu'un qui maintenant se tait. Elle, peut-être » (115).

Le vice-consul est à Calcutta parce, qu'ayant commis un crime dans son dernier poste à Lahore, poste auquel il a dû renoncer, il est venu pour s'expliquer auprès de l'ambassadeur qui doit prendre une décision sur la suite de sa carrière. À Lahore il a ouvert le feu sur des lépreux, mais il n'arrive pas à se rendre compte de son comportement. Sur ce qui s'est passé à Lahore, il ne peut rien dire. Le Vice-consul a commis un acte qui semble résister à l'explication, il ne trouve pas les mots qui pourraient donner un sens à ces faits: «... il tremble, - les mots pour vous dire, à vous, les mots ... de moi... pour vous dire à vous, ils n'existent pas » (125). Cela rappelle les réflexions de Peter Morgan au sujet de la mendicante: « Quoi dire à la place de ce qu'elle n'aurait pas dit ? de ce qu'elle ne dira pas ? de ce qu'elle ignore avoir vu ? de ce qu'elle ignore avoir eu lieu ? à la place de ce qui a disparu de toute mémoire » (73).

L'oubli ou la perte est évoquée par Anne-Marie Stretter quand on lui demande son avis sur le vice-consul: « J'aurais cru ... qu'il regardait quelque chose qui était perdu, qu'il avait perdu ... une idée peut-être, le naufrage d'une idée ... » (155).

La musique constitue un autre élément de la diégèse à quoi ces trois personnages sont associés. La voix du Vice-consul est souvent décrite comme une «voix sifflante ».

D'ailleurs, il siffle souvent l'air *Indiana's Song*, morceau qui est lié à son enfance:

« ... oui, le soir, oui, avec un doigt, un enfant jouait comme *Indiana's Song*... la nuit, c'était il y a moins longtemps, des fracas d'objets qui devaient être des miroirs, se produisaient dans la maison habitée par un homme seul celui qui, enfant, jouait *Indiana's Song* » (34-35).

La musique est liée non seulement à son enfance, mais aussi et peut-être plus particulièrement à sa mère: « je pense surtout à la mère du vice-consul de Lahore. Je la vois jouer au piano des sérénades classiques comme dans les romans, des choses de jeunesse qu'il écoute, écoute, trop on dirait » (97).

L'importance de la musique, de l'expression non verbale, surtout en association avec la mère, suggère un lien avec la période pré-verbale, la période de fusion avec la mère, de l'inachèvement de la séparation chez les sujets par qui, selon l'expression de Kristeva, l'abject advient. D'autres détails de la vie personnelle du vice-consul semblent appuyer notre hypothèse. Lors d'une de ses discussions avec le directeur du Cercle, le seul à tolérer sa présence, le vice-consul se confie à lui: « Je n'ai jamais éprouvé d'amour, vous ai-je raconté ? ... Je suis vierge, poursuit le vice-consul » (76). Cette constatation est corroborée par la tante. Dans une lettre à l'ambassadeur, elle exprime son regret

« ... de ne pouvoir vous faire parvenir le témoignage d'une femme que mon neveu aurait connue. Il s'est toujours voulu seul et malgré nos efforts, il l'est resté. Très

vite il nous a tenues loin de lui, sa mère et moi, et de la moindre confiance bien entendu » (41).

Il semblerait que le vice-consul éprouve, en ce qui concerne son rapport avec sa mère, de la révulsion, manifeste dans son éloignement d'elle et de toute femme, ainsi que de l'attraction manifeste dans l'importance d'*Indiana's Song*.

Notre hypothèse concernant l'inachèvement de la séparation est renforcée de façon considérable par la faiblesse apparente de l'instance paternelle: « ... il a parlé de son père qui revenait chaque soir pour se taire auprès de sa mère... » (98). Le vice-consul a même fait comprendre au directeur du Cercle qu'on l'accusait du meurtre de son père: « On m'y montre du doigt: C'est lui qui a tué son père » (88).⁹

La mendiante s'associe également à la musique par un chant. Son chant, qui se répète à travers le récit principal, est d'ailleurs évoqué à proximité d'*Indiana's Song*: « - Dans les jardins il siffle *Indiana's Song* ... Anne-Marie Stretter se lève et écoute quelque chose. - C'est cette femme, dit-elle à Peter Morgan, qui chante sur le boulevard ... écoutez ... » (156).

Anne-Marie Stretter est aussi liée à la musique. Elle a appris à jouer du piano pendant son enfance à Venise. « À Calcutta, presque chaque soir, elle joue. En passant sur le boulevard on l'entend... À l'entendre, la musique serait ce qu'elle fait peut-être » (110-111). La musique est d'ailleurs sa forme d'expression préférée. En réconfortant Charles Rossett qui a du mal à s'acclimater à Calcutta, elle déclare: « Vous verrez, tout se vaut ici, avec un peu de temps, par exemple on peut faire de la musique, la seule chose difficile serait d'avoir des conversations avec les gens ... » (130).

L'association avec la période pré-verbale, la fusion avec la mère suggérée par l'importance de la musique chez ces trois personnages, se renforce par les éléments diégétiques ayant rapport à l'ambivalence spatiale. La première fois qu'apparaît le vice-consul, il est sur son balcon, espace où la limite entre l'intérieur et l'extérieur est brouillée. De son balcon il regarde:

« ... Calcutta, les fumées, le Gange, les arroseuses, celle qui dort [la mendiante]. Il quitte son balcon, rentre dans sa chambre... il retourne une nouvelle fois sur le balcon de sa résidence, regarde une nouvelle fois la pierre et les palmes, les arroseuses, la femme qui dort... » (32).

Anne-Marie Stretter ainsi que la mendiante, par leur lien avec la grille, sont aussi impliquées dans l'ambivalence spatiale:

« Anne-Marie Stretter va dans les dépendances, elle répète que les restes doivent être donnés aux affamés de Calcutta, elle dit qu'une bassine d'eau fraîche doit être mise aussi désormais chaque jour devant la grille des cuisines à des restes parce que la mousson d'été commence et qu'ils doivent boire » (36).

Il est non seulement question de relations spatiales, il est aussi question de jouissance. L'ambivalence plaisir/douleur est en évidence chez le vice-consul. Lorsqu'il est banni de la réception à l'ambassade, il se met à sangloter, mais les invités se doutent d'une ambivalence émotive: « Ne riait-il pas tout en pleurant » (147). Un extrait concernant son enfance révèle le même phénomène: « Le bonheur gai à Montfort consistait à détruire Montfort, dit le vice-consul de France » (84). Le même phénomène peut être remarqué dans les observations que l'on fait sur Anne-Marie Stretter: « Y a-t-il de la férocité dans son regard ? ou au contraire – de la douceur » (125). « Sa voix est très douce, la pointe d'une aiguille qui ne fait pas mal... » (154).

Tous ces aspects du récit principal que nous venons de souligner, à savoir: le non-sens, la perte, le lien avec la période pré-verbale, le rapport avec la mère et avec l'expression non verbale, les ambivalences intérieur/extérieur ainsi que les ambiguïtés plaisir/douleur, auxquels la mendiante, le vice-consul et Anne-Marie Stretter sont associés, les lient tous à la notion de l'abjection. L'abject, l'élément exclu, apparemment réservé pour les figures marginales telles que la jeune fille et la mendiante, inclut, par les équivalences qui s'opèrent à l'intérieur du récit, des personnages qui font partie du corps diplomatique. L'élément exclu qui sert à définir les limites de ce groupe homogène se situe en effet, à l'intérieur de celui-ci.

Ce débordement de l'abject sur le plan diégétique, se répercute au niveau de la structure du récit principal, avec l'apparition de la mendiante au quinzième segment. D'une durée de seulement une page, ce segment très court traite uniquement du personnage de la mendiante. Encore une fois sa présence constitue une interruption de la suite linéaire de la narration, c'est-à-dire que le fil narratif qui précède le segment 15 est repris dans le segment 16. Cependant, étant cette fois-ci incluse dans un segment à part, la force déstabilisante associée avec la mendiante agit au niveau de la structure du récit.

Cette interruption a lieu au moment d'une crise. Vers la fin de la réception à l'ambassade, on parle de la possibilité de continuer la fête dans une boîte de nuit. Le vice-consul souhaite vivement faire partie du groupe qui y va, mais le groupe ne veut pas qu'il y participe. Le vice-consul pousse une crise en apprenant qu'il n'est pas le bienvenu pour cette sortie: « Je reste ! hurle le vice-consul... Une fois. Un soir. Une seule fois, gardez-moi auprès de vous » (146). Les supplications du vice-consul sont

vaines: « Ce n'est pas possible, dit Peter Morgan, excusez-nous, le personnage que vous êtes ne nous intéresse que lorsque vous êtes absent. Le vice-consul se met à sangloter sans un mot » (147). Il est ensuite expulsé physiquement de la salle. Presque tout de suite après son enlèvement, le segment consacré à la mendiante intervient, ce qui a comme effet d'affirmer l'impossibilité de l'exclusion, car lorsque le fil narratif du vice-consul reprend au seizième segment, ses cris se font entendre de l'autre côté de la grille. C'est une présence qui insiste.

L'intervention de la mendiante sur le plan structural provoque un mouvement, un changement de lieu. Le groupe, afin d'échapper à cette présence gênante, mais aussi sans doute pour s'échapper aux contraintes de l'enclos de l'ambassade, quitte Calcutta pour passer le week-end dans un grand hôtel des Îles. Mais ici il y a une sorte d'enclos, un endroit protégé contre la mendicité par une grille. Malgré la grille, la mendiante y pénètre d'abord en tant que sujet du discours. Les discussions qui se font à son sujet deviennent de plus en plus fréquentes, jusqu'à ce qu'elle apparaisse dans les eaux qui entourent l'île. Encore une fois, sa présence s'associe à un changement de lieu. Cette fois-ci c'est Charles Rossett qui éprouve le besoin de quitter le monde où il est enfermé:

« Il cherche à quitter le boulevard, prend des chemins de traverse, tombe sur le grillage élevé contre la mendicité, revient, cherche encore et trouve finalement une porte dans ce grillage, sort, s'aperçoit qu'il vient d'avoir eu peur, peur absurdement de ne pas pouvoir sortir de cette zone de l'île qui lui est assignée pour sa plus grande paix » (202).

Cet extrait touche la grande problématique traitée par le roman. La zone de l'île qui constitue l'enclos de l'hôtel pourrait être considérée comme l'équivalent des contraintes imposés par la Loi du symbolique. Rossett cherche à échapper à ses

limitations qui sont néanmoins liées à la paix. Cependant, de l'autre côté de la grille, c'est-à-dire hors le symbolique, il rencontre la mendiante. La folle le poursuit en courant et en agitant les bras. Elle fait très peur. Après la poursuite, elle s'arrête brusquement.

Cette pause permet à Rossett de faire le bilan de son état physique et mental:

« La sueur, le corps source de sueur, ruisselle, c'est à devenir fou cette chaleur de la mousson, les idées ne se rassemblent plus, elles se brûlent, elles se repoussent... Elle est à cent mètres de lui, elle a renoncé à le suivre. Les idées, de nouveau. Charles Rossett pense qu'il ne sait pas ce qui lui arrive mais qu'il va quitter les Îles, les chemins des Îles où rencontrer ça » (206).

Après cet incident bouleversant, Rossett retourne dans l'enclos et la mendiante retrouve l'eau. La folie de l'au-delà du langage n'est pas une solution, là « les idées ne s'assemblent plus, elles se brûlent, elles se repoussent ».

À l'intérieur de l'enclos de l'ambassade, on ressent le poids des contraintes du symbolique. La communication verbale est souvent difficile. Il est question de ne pas pouvoir trouver les mots pour dire ceci ou cela. Tandis que hors de l'enclos, on trouve le non-sens de la mendiante folle. Duras ne nous propose pas de solution simple au problème posé par la Loi du symbolique.

Selon Kristeva, l'alternance entre les modalités sémiotique et symbolique est ce qui permet à un système symbolique comme le langage de changer, de se renouveler. Le roman, en tant qu'il opère des alternances entre l'abject et le symbolique, pose en principe la possibilité du renouvellement linguistique. Cependant, en insistant sur les notions de limites, d'ambiguïtés et d'ambivalences, *Le vice-consul* tente d'éviter les pièges du non-sens hors du langage ainsi que la récupération totale de l'existence par le

symbolique. Il essaie d'indiquer la ligne très fine entre les deux. Mais, il ne le montre pas car, en tant que texte littéraire, il est engagé dans la recherche même de cette limite.

Notes

¹ Voici la liste numérotée des segments. La page à laquelle commence chaque segment est indiquée entre parenthèses: 1 (9), 2 (24), 3 (29), 4 (31), 5 (38), 6 (51), 7(58), 8 (69), 9 (72), 10 (74), 11 (82), 12 (92), 13 (116), 14 (134), 15 (149), 16 (150), 17 (163), 18 (175), 19 (185), 20 (201), 21 (208).

² Marguerite Duras, *Le vice-consul*, (Paris: Éditions Gallimard, 1966), p. 9. Désormais, nous ferons référence à cette ouvrage en indiquant le numéro de la page entre parenthèses.

³ Voir les pages 67-68 du chapitre sur Kristeva et l'abject.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid.

⁶ Voir la page 60 du chapitre sur Kristeva

⁷ Ibid.

⁸ Ibid.

⁹ Ces extraits, les seuls concernant le père, suggèrent la forclusion, cependant , il n'y a pas d'évidence de la psychose chez le vice-consul.

CONCLUSION

Depuis les premières décennies de ce siècle, on parle d'une crise généralisée dans la pensée, une crise qui a produit le détronement de la logique, de l'ordre et de la rationalité et le couronnement du non-sens. Julia Kristeva situe cette crise de sens dans les forces destructrices à l'intérieur et à l'extérieur de l'individu et de la société.¹

L'histoire littéraire du vingtième siècle fait la chronique de réponses variées face au défi du non-sens. En cherchant à exprimer l'inexprimable, la littérature d'avant garde risque d'une part la récupération par le symbolique, et, d'autre part l'incompréhensibilité. Au début du siècle, Joyce semble tenter de recouvrir l'ineffable d'une inondation de mots. Avec un texte comme *Finnigan's Wake*, cette approche dépasse les limites de la compréhension et passe du côté de la folie. Dans les années vingt et trente, l'expérience surréaliste se veut un refus même de la réalité. Certains critiques affirment que le projet surréaliste marque la fin de l'avant garde et que toute tentative ultérieure d'étirer les limites de l'exprimable, y compris le nouveau roman et la littérature post-moderne, tombe dans le piège de la récupération par le symbolique. Duras, par contre, reste une exception.

Pour Kristeva, l'œuvre durassienne constitue une littérature de silence et d'illogisme, une écriture à la limite de la distorsion du sens qui met à nu la crise de la signification. Les innovations formelles qui caractérisent l'écriture durassienne consistent selon Kristeva, en une façon de confronter le silence et l'horreur dans le moi et dans le monde; ce qui produit une esthétique de la maladresse et une littérature non cathartique.² Ces phénomènes sont évidents dans *Le vice-consul*.

L'esthétique de la maladresse dont parle Kristeva, se caractérise par des phrases dépourvues d'élégance sonore, dans lesquelles les verbes ont oublié leurs sujets.³ Dans le cas du *vice-consul*, nous trouvons de nombreuses variations sur ce type de phrase maladroite: « Elle fait quelques pas, va vers, regarde ». ⁴ Ici, la forme elliptique du sujet se dédouble d'ellipses de complément de circonstance (va vers) et d'objet (regarde). Cette syntaxe elliptique expose l'inexprimable, la disjonction entre sujet, verbe et objet, la crise du sens.

Dans l'écriture durassienne nous avons affaire à une approche qui expose la crise en indiquant la limite du symbolique. C'est en travaillant à l'intérieur de ces limites qu'elle peut indiquer le point où le symbolique s'effondre. Ceci, contrairement au projet d'un Cixous ou d'un Irigaray, pour qui la réponse à la crise est la création d'un nouveau langage, ce qui constitue un refus du symbolique et qui tombe du côté de l'incompréhensibilité.

Pour Duras, il n'y a pas de solution claire et nette, il n'y a pas de catharsis. Le problème de l'inexprimable reste irrésolu à la fin du roman. Le vice-consul qui, au début du récit principal, se trouve devant l'inexprimable en ce qui concerne l'incident à Lahore, se trouve devant la même impossibilité: « Rien d'autre, vous n'avez rien d'autre à me dire, monsieur ? Rien, non, directeur ». ⁵

La crise généralisée de la pensée dont témoigne la littérature du vingtième siècle est enracinée dans une configuration politique, économique et culturelle particulière à notre époque. Au seuil du prochain millénaire, ces dimensions de notre monde se reconfigurent de façon dramatique. Face à ces changements nous ne pouvons que

demander comment la pensée en général, et la littérature en particulier, répondront à ces changements bouleversants.

Notes

¹ Julia Kristeva, « The Pain of Sorrow in the Modern World: The Works of Marguerite Duras », *Publications of the Modern Language Association of America*, 102 (2), p. 138.

² Kristeva, loc. cit. pp. 139-141.

³ Kristeva, loc. cit. p. 140.

⁴ Marguerite Duras, *Le vice-consul*, (Paris: Editions Gallimard, 1966), p. 63.

⁵ Duras, loc. cit. p. 212.

BIBLIOGRAPHIE

- Assoun, P-L. (1982) « Les Grandes Découvertes de la Psychanalyse », dans Roland Jaccard, éd. *Histoire de la Psychanalyse Tome 1*, Ed. Roland Jaccard, Paris: Hachette, pp. 149-173.
- Barzilia, S. (1991) « Borders of Language: Kristeva's Critique of Lacan », *Publications of the Modern Language Association of America*, 106 (2) 294-305.
- Benvenuto, B. (1986) *The Works of Jacques Lacan*, New York: St. Martin's Press.
- Boothby, R. (1991) *Death and Desire*, New York: Routledge.
- Borgomano, M. (1985) *Duras: Une lecture des fantasmes*, Petit Roeulx: Cistre.
- Brandt, J. (1987) « The Systematic of a Non-System, Julia Kristeva's Revisionary Semiotics », *American Journal of Semiotics*, 5(1) 133-50.
- Bruneau, M. (1992) « Psychoanalysis and Its Object: What Lurks Behind the Fear of the Mother », *Studies in Psychoanalytic Theory*, 1 (2) 24-38.
- Butler, J. (1989) « The Body Politics of Julia Kristeva », *Hypatia*, 3 (3) 104-118.
- Caputi, M. (1993) « The Object Maternal: Kristeva's Theoretical Consistency », *Women and Language*, 16 (2) 32-37.
- Chase, C. (1990) « Primary Narcissism and the Giving of Figure: Kristeva with Hertz and de Man », dans J. Fletcher, A. Benjamin éd. *Abjection, Melancholia and Love*, London: Routledge, pp.124-136.
- Culler, J. (1976) *Ferdinand de Saussure*, Middlesex: Penguin.
- Dor, J. (1985) *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris: Denoël.
- Douglas, M. (1975) *Implicit Meanings*, London: Routledge & Keegan Paul.
- Duvignaud, J. (1966) « Les Petits consuls de Calcutta », *La Nouvelle Revue Française*, 160 (avril 1966), 672-676.
- Fine, R. (1973) *The Development of Freud's Thought*, New York: Jason Aronson, Inc.
- Fink, B. (1995a) *The Lacanian Subject*, Princeton: Princeton University Press.

_____.(1995b) « The Real Cause of Repetition », dans B. Fink, R. Feldstein, M. Jaanus, eds. *Reading Seminar XI: Lacan's Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis*, Albany: State University of New York, pp. 223-229.

Freud, S. (1895) « The Project for a Scientific Psychology », *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud (SE)*, London: Hogarth Press, vol. 1 pp. 295-397.

_____.(1900) *The Interpretation of Dreams*, SE 4, pp. 1-338; SE 5, pp. 339-625.

_____.(1901) *The Psychopathology of Everyday Life* SE 6, pp. 1-289.

_____.(1905) *Jokes and their Relation to the Unconscious* SE 8, pp. 1-236.

_____.(1912-13) *Totem and Taboo*, SE 13 pp. 1-161.

_____.(1914a) « On Narcissism. An Introduction », SE 14, pp. 67-102.

_____.(1914b) « Instincts and Their Vicissitudes », SE 14, 105-140.

_____.(1914c) « The Unconscious », SE 14, pp. 161-215.

_____.(1915) « Repression » SE 14, 143-158.

_____.(1919) *Beyond the Pleasure Principle*, SE 18, pp. 3-64.

_____.(1923) *The Ego and the Id*, SE 19, pp. 3-66.

_____.(1929) *Civilisation and its Discontents*, SE 21, pp. 61-145.

_____.(1961) *Introduction à la psychanalyse*, Paris: Editions Payot.

_____.(1968) « Pulsions et destin des pulsions », dans *Métapsychologie*, Paris: Gallimard, pp. 11-43.

Fromm, E. (1980) *Grandeur et limites de la pensée freudienne*, Paris: Robert Laffont.

Gallop, J. (1983) « The Mother Tongue », dans F. Barker, P. Hulme, M. Iverson, D. Loxley eds. *The Politics of Theory*, Colchester: University of Essex, pp. 49-56.

Grosz, E. (1989) *Sexual Subversions: Three French Feminists*, Sydney: Allen & Unwin.

_____.(1990a) « The Body of Signification », dans J. Fletcher, A. Benjamin eds. *Abjection, Melancholia and Love*, London: Routledge, pp. 80-103.

- _____.(1990b) *Jacques Lacan: A Feminist Introduction*, New York: Routledge.
- Hill, L. (1993) *Marguerite Duras: Aposolyptic Desires*, New York: Routledge.
- Jaanus, M. (1995) « The Démontage of the Drive », dans B. Fink, R. Feldstein, M. Jaanus, éd. *Reading Seminar XI: Lacan's Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis*, Albany: State University of New York, pp. 119-136.
- Jardine, A. (1980) « Theories of the Feminine: Julia Kristeva », *Enclitic*: 4 (2) 5-12.
- Jones, A.R. (1984) « Julia Kristeva on Femininity: The limits of a Semiotic Politics », *Feminist Review*, 18 (4), 56-73.
- Klein, M. (1952) *Developments in Psychoanalysis*, London: The Hogarth Press.
- _____.(1963) *The Psychoanalysis of Children*, London: The Hogarth Press.
- Krauss, R. (1996) « Informe without Conclusion », *October* 78 (4) 89-105.
- Kristeva, J. (1974) *La Révolution du langage poétique*, Paris: Seuil.
- _____.(1980) *Pouvoirs de l'horreur: Essai sur l'abjection*, Paris: Seuil.
- _____.(1982) *Powers of Horror: An Essay on Abjection*, New York: Columbia University Press.
- _____.(1983) « Within the Microcosm of the Talking Cure », dans *Interpreting Lacan*, Smith, J.H. et Kerrigan, W. éd. (Série: Psychiatry and the Humanities 6), New Haven: Yale UP pp. 33-48.
- _____.(1987) « The Pain of Sorrow in the Modern World: The Works of Marguerite Duras », *Publications of the Modern Language Association of America*, 102 (2) pp.138-152.
- Lacan, J. (1966) *Écrits*, Paris: Seuil.
- _____.(1973) *Le Séminaire de Jacques Lacan, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris: Seuil.
- _____.(1978) *The Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis*, New York: Norton.

- Laplanche, J. et Pontalis, J.B. (1988) *The Language of Psychoanalysis*, London: Karnac Books.
- Lechte, J. (1990) *Julia Kristeva*, New York: Routledge.
- Le Galliot, J. (1977) *Psychoanalyse et langages littéraires*, Paris: Editions Fernand Nathan.
- Lemaire, A. (1977) *Jacques Lacan*, Bruxelles: Pierre Mardaga.
- Marini, M. (1977) *Territoires du féminin avec Marguerite Duras*, Paris: Les Éditions de Minuit.
- _____ (1986) *Jacques Lacan*, Paris: Editions Pierre BelSond.
- Muller, J. et Richardson, W. eds. (1988) *The Purloined Poe*, Baltimore: The John's Hopkins University Press.
- Oliver, K. (1993) *Reading Kristeva*, Bloomington: Indiana University Press.
- Ragland, E. (1996) « An Overview of the Real with Examples from Seminar I », dans B. Fink, R. Feldstein, M. Jaanus, eds. *Reading Seminars I and II*, Albany: State University of New York Press, pp. 192-211.
- Ragland-Sullivan, E. (1989) "Seeking the Third Term: Desire, the Phallus, and the Materiality of Language", dans *Feminism and Psychoanalysis*, Ithica: Cornell University Press, pp. 40-64.
- Rifflet-Lemaire, A. (1970) *Jacques Lacan*, Bruxelles: Charles Dessart.
- Rustin, M. (1983) « Kleinian Psychoanalysis and the Theory of Culture » dans F. Barker, P. Hulme, M. Iverson, D. Loxley eds. *The Politics of Theory*, Colchester: University of Essex, pp. 57-70.
- Slonim, M. « European Notebook », *The New York Times Review of Books*, le 22 mai, 1966, 43.
- Smith, A. (1996) *Julia Kristeva: Readings of Exile and Estrangement*, New York: St. Martin's Press.
- Sonkin, F. « Folle de faim », *L'Express*, 764 (7-13 février 1966), 76.
- Stone, J. (1983) « The Horrors of Power: A Critique of 'Kristeva' », dans F. Barker, P. Hulme, M. Iverson, D. Loxley eds. *The Politics of Theory*, Colchester: University of Essex, pp. 38-48.

Sturrock, J. (1979) *Structuralism and Since: From Lévi-Strauss to Derrida*, Oxford: Oxford University Press.

Taylor, M. (1987) *Altarity*, Chicago: University of Chicago Press.

Žižek, S. (1995) « The Lamella of David Lynch », dans *Reading Seminar XI: Lacan's Four Fundamental Concepts of Psychoanalysis*, Albany: State University of New York, pp. 205-220.

_____.(1989) *The Sublime Object of Ideology*, London: Verso.



